

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE CHANDELIER

MUSSET

Comédie — 1835

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

JACQUELINE	194 répliques
FORTUNIO	120 répliques
CLAVAROCHE	94 répliques
MAÎTRE ANDRÉ	45 répliques
GUILLAUME	22 répliques
LANDRY	21 répliques
UNE SERVANTE	15 répliques
MADELON	5 répliques
UN JARDINIER	4 répliques

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE DEUXIÈME	39
ACTE TROISIÈME	65

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Jacqueline, dans son lit. Entre Maître André, en robe de chambre.

(Une chambre à coucher.)

MAÎTRE ANDRÉ

Holà ! Ma femme ! Hé ! Jacqueline ! Hé ! Holà ! Jacqueline ! Ma femme !
La peste soit de l'endormie ! Hé ! Hé ! Ma femme ! Éveillez-vous ! Holà !
Holà ! Levez-vous, Jacqueline ! – Comme elle dort ! Holà, holà, holà !
Hé, hé, hé ! ma femme, ma femme, ma femme ! C'est moi, André, votre
mari, qui ai à vous parler de choses sérieuses. Hé, hé ! Pstt, pstt ! Hem !
Brum, brum ! Pstt ! Jacqueline, êtes-vous morte ? Si vous ne vous
éveillez tout à l'heure, je vous coiffe du pot à l'eau.

JACQUELINE

Qu'est-ce que c'est, mon bon ami ?

MAÎTRE ANDRÉ

Vertu de ma vie ! Ce n'est pas malheureux. Finirez-vous de vous tirer les
bras ? C'est affaire à vous de dormir. Écoutez-moi, j'ai à vous parler.
Hier au soir, Landry, mon clerc...

JACQUELINE

Eh mais ! Bon Dieu ! Il ne fait pas jour. Devenez-vous fou, maître André, de m'éveiller ainsi sans raison ? De grâce, allez vous recoucher. Est-ce que vous êtes malade ?

15

MAÎTRE ANDRÉ

Je ne suis ni fou ni malade, et vous éveille à bon escient. J'ai à vous parler maintenant ; songez d'abord à m'écouter, et ensuite à me répondre. Voilà ce qui est arrivé à Landry, mon clerc ; vous le connaissez bien...

JACQUELINE

Quelle heure est-il donc, s'il vous plaît ?

MAÎTRE ANDRÉ

Il est six heures du matin. Faites attention à ce que je vous dis ; il ne s'agit de rien de plaisant, et je n'ai pas sujet de rire. Mon honneur, Madame, le vôtre, et notre vie peut-être à tous deux, dépendent de l'explication que je vais avoir avec vous. Landry, mon clerc, a vu, cette nuit...

20

JACQUELINE

Mais, maître André, si vous êtes malade, il fallait m'avertir tantôt. N'est-ce pas à moi, mon cher coeur, de vous soigner et de vous veiller ?

25

MAÎTRE ANDRÉ

Je me porte bien, vous dis-je ; êtes-vous d'humeur à m'écouter ?

JACQUELINE

Eh ! Mon Dieu ! Vous me faites peur ; est-ce qu'on nous aurait volés ?

MAÎTRE ANDRÉ

Non, on ne nous a pas volés. Mettez-vous là, sur votre séant, et écoutez de vos deux oreilles. Landry, mon clerc, vient de m'éveiller, pour me remettre certain travail qu'il s'était chargé de finir cette nuit. Comme il était dans mon étude...³⁰

JACQUELINE

Ah ! Sainte Vierge ! J'en suis sûre, vous aurez eu quelque querelle à ce café où vous allez.

MAÎTRE ANDRÉ

Non, non, je n'ai point eu de querelle, et il ne m'est rien arrivé. Ne voulez-vous pas m'écouter ? Je vous dis que Landry, mon clerc, a vu un homme cette nuit se glisser par votre fenêtre.³⁵

JACQUELINE

Je devine à votre visage que vous avez perdu au jeu.

MAÎTRE ANDRÉ

Ah ça ! Ma femme, êtes-vous sourde ? Vous avez un amant, Madame ; cela est-il clair ? Vous me trompez. Un homme, cette nuit, a escaladé nos murailles. Qu'est-ce que cela signifie ?⁴⁰

JACQUELINE

Faites-moi le plaisir d'ouvrir le volet.

MAÎTRE ANDRÉ

Le voilà ouvert ; vous bâillerez après dîner ; Dieu merci, vous n'y manquez guère. Prenez garde à vous, Jacqueline ! Je suis un homme

d'humeur paisible, et qui ai pris grand soin de vous. J'étais l'ami de
votre père, et vous êtes ma fille presque autant que ma femme. J'ai réso-
lu, en venant ici, de vous traiter avec douceur ; et vous voyez que je le
fais, puisque, avant de vous condamner, je veux m'en rapporter à vous,
et vous donner sujet de vous défendre et de vous expliquer catégorique-
ment. Si vous refusez, prenez garde. Il y a garnison dans la ville, et vous
voyez, Dieu me pardonne ! Bonne quantité de hussards. Votre silence
peut confirmer des doutes que je nourris depuis longtemps.

JACQUELINE

Ah ! Maître André, vous ne m'aimez plus. C'est vainement que vous
dissimulez par des paroles bienveillantes la mortelle froideur qui a rem-
placé tant d'amour. Il n'en eût pas été ainsi jadis ; vous ne parliez pas de
ce ton ; ce n'est pas alors sur un mot que vous m'eussiez condamnée
sans m'entendre. Deux ans de paix, d'amour et de bonheur ne se se-
raient pas, sur un mot, évanouis comme des ombres. Mais quoi ! La ja-
lousie vous pousse ; depuis longtemps la froide indifférence lui a ouvert
la porte de votre coeur. De quoi servirait l'évidence ? L'innocence
même aurait tort devant vous. Vous ne m'aimez plus, puisque vous
m'accusez.

MAÎTRE ANDRÉ

Voilà qui est bon, Jacqueline ; il ne s'agit pas de cela. Landry, mon clerc,
a vu un homme...

JACQUELINE

Eh ! Mon Dieu ! J'ai bien entendu. Me prenez-vous pour une brute, de
me rebattre ainsi la tête ? C'est une fatigue qui n'est pas supportable.

MAÎTRE ANDRÉ

À quoi tient-il que vous ne répondiez ?

JACQUELINE (*pleurant*)

Seigneur mon Dieu, que je suis malheureuse ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Je le vois bien, vous avez résolu ma mort, vous ferez de moi ce qui vous plaira ; vous êtes homme, et je suis femme ; la force est de
votre côté. Je suis résignée ; je m'y attendais ; vous saisissez le premier
prétexte pour justifier votre violence. Je n'ai plus qu'à partir d'ici ; je
m'en irai avec ma fille dans un couvent, dans un désert, s'il est possible ; j'y emporterai avec moi, j'y ensevelirai dans mon coeur le souvenir du temps qui n'est plus.

70

75

MAÎTRE ANDRÉ

Ma femme, ma femme ! Pour l'amour de Dieu et des saints, est-ce que vous vous moquez de moi ?

JACQUELINE

Ah ça ! Tout de bon, maître André, est-ce sérieux ce que vous dites ?

MAÎTRE ANDRÉ

Si ce que je dis est sérieux ? Jour de Dieu ! La patience m'échappe, et je ne sais à quoi il tient que je ne vous mène en justice.

80

JACQUELINE

Vous, en justice ?

MAÎTRE ANDRÉ

Moi, en justice ; il y a de quoi faire damner un homme, d'avoir affaire à une telle mule ; je n'avais jamais ouï dire qu'on pût être aussi entêté.

JACQUELINE (*sautant à bas du lit*)

Vous avez vu un homme entrer par la fenêtre ? L'avez-vous vu, monsieur, oui ou non ?

85

MAÎTRE ANDRÉ

Je ne l'ai pas vu de mes yeux.

JACQUELINE

Vous ne l'avez pas vu de vos yeux, et vous voulez me mener en justice ?

MAÎTRE ANDRÉ

Oui, par le ciel ! si vous ne répondez.

JACQUELINE

Savez-vous une chose, maître André, que ma grand'mère a apprise de la sienne ? Quand un mari se fie à sa femme, il garde pour lui les mauvais propos, et quand il est sûr de son fait, il n'a que faire de la consulter. Quand on a des doutes, on les lève ; quand on manque de preuves, on se tait ; et quand on ne peut pas démontrer qu'on a raison, on a tort. Al-lons ! Venez ; sortons d'ici.

MAÎTRE ANDRÉ

C'est donc ainsi que vous le prenez ?

95

JACQUELINE

Oui, c'est ainsi ; marchez, je vous suis.

MAÎTRE ANDRÉ

Et où veux-tu que j'aille à cette heure ?

JACQUELINE

En justice.

MAÎTRE ANDRÉ

Mais, Jacqueline...

JACQUELINE

Marchez, marchez ; quand on menace, il ne faut pas menacer en vain.

100

MAÎTRE ANDRÉ

Allons, voyons ! Calme-toi un peu.

JACQUELINE

Non ; vous voulez me mener en justice, et j'y veux aller de ce pas.

MAÎTRE ANDRÉ

Que diras-tu pour ta défense ? Dis-le-moi aussi bien maintenant.

JACQUELINE

Non, je ne veux rien dire ici.

MAÎTRE ANDRÉ

Pourquoi ?

105

JACQUELINE

Parce que je veux aller en justice.

MAÎTRE ANDRÉ

Vous êtes capable de me rendre fou, et il me semble que je rêve. Éternel Dieu, créateur du monde ! Je m'en vais faire une maladie. Comment ? Quoi ? Cela est possible ? J'étais dans mon lit ; je dormais, et je prends les murs à témoin que c'était de toute mon âme. Landry, mon clerc, un enfant de seize ans, qui de sa vie n'a médité de personne, le plus candide garçon du monde, qui venait de passer la nuit à copier un inventaire, voit entrer un homme par la fenêtre ; il me le dit, je prends ma robe de chambre, je viens vous trouver en ami, je vous demande pour toute grâce de m'expliquer ce que cela signifie, et vous me dites des injures !
Vous me traitez de furieux, jusqu'à vous élancer du lit et à me saisir à la gorge ! Non, cela passe toute idée ; je serai hors d'état pour huit jours de faire une addition qui ait le sens commun. Jacqueline, ma petite femme ! C'est vous qui me traitez ainsi.

JACQUELINE

Allez, allez ! Vous êtes un pauvre homme.

MAÎTRE ANDRÉ

Mais enfin, ma chère petite, qu'est-ce que cela te fait de me répondre ? Crois-tu que je puisse penser que tu me trompes réellement ? Hélas ! Mon Dieu ! Un mot te suffit. Pourquoi ne veux-tu pas le dire ? C'était peut-être quelque voleur qui se glissait par notre fenêtre ; ce quartier-ci n'est pas des plus sûrs, et nous ferions bien d'en changer. Tous ces soldats me déplaisent fort, ma toute belle, mon bijou chéri. Quand nous allons à la promenade, au spectacle, au bal, et jusque chez nous, ces gens-là ne nous quittent pas ; je ne saurais te dire un mot de près sans me heurter à leurs épaulettes, et sans qu'un grand sabre crochu ne s'embarrasse dans mes jambes. Qui sait si leur impertinence ne pourrait aller jusqu'à escalader nos fenêtres ? Tu n'en sais rien, je le vois bien ; ce n'est pas toi qui les encourages ; ces vilaines gens sont capables de

tout. Allons, voyons ! Donne la main ; est-ce que tu m'en veux, Jacqueline ?

JACQUELINE

Assurément, je vous en veux. Me menacer d'aller en justice ! Lorsque ma mère le saura, elle vous fera bon visage !

135

MAÎTRE ANDRÉ

Eh ! Mon enfant, ne le lui dis pas. À quoi bon faire part aux autres de nos petites brouilleries ? Ce sont quelques légers nuages qui passent un instant dans le ciel, pour le laisser plus tranquille et plus pur.

JACQUELINE

À la bonne heure ! Touchez là.

140

MAÎTRE ANDRÉ

Est-ce que je ne sais pas que tu m'aimes ? Est-ce que je n'ai pas en toi la plus aveugle confiance ? Est-ce que depuis deux ans tu ne m'as pas donné toutes les preuves de la terre que tu es toute à moi, Jacqueline ?

Cette fenêtre, dont parle Landry, ne donne pas tout à fait dans ta chambre ; en traversant le péristyle, on va par là au potager ; je ne serais pas étonné que notre voisin, maître Pierre, ne vînt braconner dans mes espaliers. Va, va ! Je ferai mettre notre jardinier ce soir en sentinelle, et le piège à loup dans l'allée ; nous rirons demain tous les deux.

145

JACQUELINE

Je tombe de fatigue, et vous m'avez éveillée bien mal à propos.

(Il sort.)

MAÎTRE ANDRÉ

Recouche-toi, ma chère petite, je m'en vais, je te laisse ici. Allons !
Adieu, n'y pensons plus. Tu le vois, mon enfant, je ne fais pas la
moindre recherche dans ton appartement ; je n'ai pas ouvert une ar-
moire ; je t'en crois sur parole. Il me semble que je t'en aime cent fois
plus de t'avoir soupçonnée à tort et de te savoir innocente. Tantôt je ré-
parerai tout cela ; nous irons à la campagne et je te ferai un cadeau.
Adieu, adieu, je te reverrai. - Jacqueline, seule, ouvre une armoire ; on y
aperçoit accroupi le capitaine Clavaroche.

CLAVAROCHE *(sortant de l'armoire)*

Ouf !

JACQUELINE

Vite, sortez ! Mon mari est jaloux ; on vous a vu, mais non reconnu ;
vous ne pouvez pas revenir ici. Comment étiez-vous là-dedans ?

CLAVAROCHE

À merveille.

JACQUELINE

Nous n'avons pas de temps à perdre ; qu'allons-nous faire ? Il faut nous
voir, et échapper à tous les yeux. Quel parti prendre ? Le jardinier y sera
ce soir ; je ne suis pas sûre de ma femme de chambre ; d'aller ailleurs,
impossible ici ; tout est à jour dans une petite ville. Vous êtes couvert de
poussière, et il me semble que vous boitez.

CLAVAROCHE

J'ai le genou et la tête brisés. La poignée de mon sabre m'est entrée dans
les côtes. Pouah ! C'est à croire que je sors d'un moulin.

JACQUELINE

Brûlez mes lettres en rentrant chez vous. Si on les trouvait, je serais perdue ; ma mère me mettrait au couvent. Landry, un clerc, vous a vu passer, il me le payera. Que faire ? Quel moyen ? Répondez ! Vous êtes pâle comme la mort. 170

CLAVAROCHE

J'avais une position fausse quand vous avez poussé le battant, en sorte que je me suis trouvé, une heure durant, comme une curiosité d'histoire naturelle dans un bocal d'esprit-de-vin. 175

JACQUELINE

Eh bien ! Voyons ! Que ferons-nous ?

CLAVAROCHE

Bon ! Il n'y a rien de si facile.

JACQUELINE

Mais encore ?

CLAVAROCHE

Je n'en sais rien ; mais rien n'est plus aisé. M'en croyez-vous à ma première affaire ? Je suis rompu ; donnez-moi un verre d'eau. 180

JACQUELINE

Je crois que le meilleur parti serait de nous voir à la ferme.

(Il boit.)

CLAVAROCHE

Que ces maris, quand ils s'éveillent, sont d'incommodes animaux ! Voilà un uniforme dans un joli état, et je serai beau à la parade ! Avez-vous une brosse ici ? Le diable m'emporte ! Avec cette poussière, il m'a fallu un courage d'enfer pour m'empêcher d'éternuer.

185

JACQUELINE

Voilà ma toilette, prenez ce qu'il vous faut.

CLAVAROCHE *(se brossant la tête)*

À quoi bon aller à la ferme ? Votre mari est, à tout prendre, d'assez douce composition. Est-ce que c'est une habitude que ces apparitions nocturnes ?

JACQUELINE

Non, Dieu merci ! J'en suis encore tremblante. Mais songez donc qu'avec les idées qu'il a maintenant dans la tête, tous les soupçons vont tomber sur vous.

190

CLAVAROCHE

Pourquoi sur moi ?

JACQUELINE

Pourquoi ? Mais,... Je ne sais ;... Il me semble que cela doit être. Tenez ! Clavaroche, la vérité est une chose étrange, elle a quelque chose des spectres : on la pressent sans la toucher.

195

CLAVAROCHE (*ajustant son uniforme*)

Bah ! Ce sont les grands parents et les juges de paix qui disent que tout se sait. Ils ont pour cela une bonne raison, c'est que tout ce qui ne se sait pas s'ignore, et par conséquent n'existe pas. J'ai l'air de dire une bêtise ; réfléchissez, vous verrez que c'est vrai.

200

JACQUELINE

Tout ce que vous voudrez. Les mains me tremblent, et j'ai une peur qui est pire que le mal.

CLAVAROCHE

Patience, nous arrangerons cela.

JACQUELINE

Comment ? Partez, voilà le jour.

CLAVAROCHE

Eh ! Bon Dieu ! Quelle tête folle ! Vous êtes jolie comme un ange avec vos grands airs effarés. Voyons un peu, mettez-vous là, et raisonnons de nos affaires. Me voilà presque présentable, et ce désordre réparé. La cruelle armoire que vous avez là ! Il ne fait pas bon être de vos nippes.

205

JACQUELINE

Ne riez donc pas, vous me faites frémir.

CLAVAROCHE

Eh bien ! Ma chère, écoutez-moi, je vais vous dire mes principes. Quand on rencontre sur sa route l'espèce de bête malfaisante qui s'appelle un mari jaloux...

210

JACQUELINE

Ah ! Clavaroche, par égard pour moi !

(Il l'embrasse.)

CLAVAROCHE

Je vous ai choquée ?

JACQUELINE

Au moins parlez plus bas.

215

CLAVAROCHE

Il y a trois moyens certains d'éviter tout inconvénient. Le premier, c'est de se quitter. Mais celui-là, nous n'en voulons guère.

JACQUELINE

Vous me ferez mourir de peur.

CLAVAROCHE

Le second, le meilleur incontestablement, c'est de n'y pas prendre garde, et au besoin...

220

JACQUELINE

Eh bien ?

CLAVAROCHE

Non, celui-là ne vaut rien non plus ; vous avez un mari de plume ; il faut garder l'épée au fourreau. Reste donc alors le troisième ; c'est de trouver un chandelier.

JACQUELINE

Un chandelier ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

225

CLAVAROCHE

Nous appelions ainsi, au régiment, un grand garçon de bonne mine qui est chargé de porter un châte ou un parapluie au besoin ; qui, lorsqu'une femme se lève pour danser, va gravement s'asseoir sur sa chaise et la suit dans la foule d'un oeil mélancolique, en jouant avec son éventail ; qui lui donne la main pour sortir de sa loge, et pose avec fierté sur la console voisine le verre où elle vient de boire ; l'accompagne à la promenade, lui fait la lecture le soir ; bourdonne sans cesse autour d'elle, assiège son oreille d'une pluie de fadaises. Admire-t-on la dame, il se rengorge, et si on l'insulte, il se bat. Un coussin manque à la causeuse, c'est lui qui court, se précipite, et va le chercher là où il est ; car il connaît la maison et les êtres, il fait partie du mobilier, et traverse les corridors sans lumière. Il joue le soir avec les tantes au reversi et au piquet. Comme il circonvient le mari, en politique habile et empressé, il s'est bientôt fait prendre en grippe. Y a-t-il fête quelque part, où la belle ait envie d'aller ? Il s'est rasé au point du jour, il est depuis midi sur la place ou sur la chaussée, et il a marqué des chaises avec ses gants. Demandez-lui pourquoi il s'est fait ombre, il n'en sait rien et n'en peut rien dire. Ce n'est pas que parfois la dame ne l'encourage d'un sourire, et ne lui abandonne en valsant le bout de ses doigts, qu'il serre avec amour ; il est comme ces grands seigneurs qui ont une charge honoraire et les entrées aux jours de galas ; mais le cabinet leur est clos ; ce ne sont pas leurs affaires. En un mot, sa faveur expire là où commencent les véritables ; il a tout ce qu'on voit des femmes, et rien de ce qu'on en désire. Derrière ce mannequin commode se cache le mystère heureux ; il sert de paravent à tout ce qui se passe sous le manteau de la cheminée. Si le mari est jaloux, c'est de lui ; tient-on des propos ? C'est sur son compte ; c'est lui qu'on mettra à la porte un beau matin que les valets auront entendu marcher la nuit dans l'appartement de madame ; c'est

230

235

240

245

250

lui qu'on épie en secret ; ses lettres, pleines de respect et de tendresse, sont décachetées par la belle-mère ; il va, il vient, il s'inquiète, on le laisse ramer, c'est son oeuvre, moyennant quoi, l'amant discret et la très innocente amie, couverts d'un voile impénétrable, se rient de lui et des curieux. 255

JACQUELINE

Je ne puis m'empêcher de rire, malgré le peu d'envie que j'en ai. Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de chandelier ? 260

CLAVAROCHE

Eh ! Mais ; c'est que c'est lui qui porte la...

JACQUELINE

C'est bon, c'est bon, je vous comprends.

(Il regarde à sa montre.)

CLAVAROCHE

Voyez, ma chère : parmi vos amis, n'auriez-vous point quelque bonne âme capable de remplir ce rôle important, qui, de bonne foi, n'est pas sans douceur ? Cherchez, voyez, pensez à cela. Sept heures ! Il faut que je vous quitte. Je suis de semaine d'aujourd'hui. 265

JACQUELINE

Mais, Clavaroche, en vérité, je ne connais ici personne ; et puis c'est une tromperie dont je n'aurais pas le courage. Quoi ! Encourager un jeune homme, l'attirer à soi, le laisser espérer, le rendre peut-être amoureux tout de bon, et se jouer de ce qu'il peut souffrir ? C'est une rouerie que vous me proposez. 270

CLAVAROCHE

Aimez-vous mieux que je vous perde ! Et dans l'embarras où nous sommes, ne voyez-vous pas qu'à tout prix il faut détourner les soupçons ?

JACQUELINE

Pourquoi les faire tomber sur un autre ?

275

CLAVAROCHE

Eh ! Pour qu'ils tombent. Les soupçons, ma chère, les soupçons d'un mari jaloux ne sauraient planer dans l'espace ; ce ne sont pas des hirondelles. Il faut qu'ils se posent tôt ou tard, et le plus sûr est de leur faire un nid.

JACQUELINE

Non, décidément, je ne puis. Ne faudrait-il pas pour cela me compromettre très réellement ?

280

CLAVAROCHE

Plaisantez-vous ? Est-ce que, le jour des preuves, vous n'êtes pas toujours à même de démontrer votre innocence ? Un amoureux n'est pas un amant.

JACQUELINE

Eh bien !... Mais le temps presse. Qui voulez-vous ? Désignez-moi quelqu'un.

285

CLAVAROCHE *(à la fenêtre)*

Tenez ! Voilà, dans votre cour, trois jeunes gens assis au pied d'un arbre ; ce sont les clercs de votre mari. Je vous laisse le choix entre eux ; quand je reviendrai, qu'il y en ait un amoureux fou de vous.

JACQUELINE

Comment cela serait-il possible ? Je ne leur ai jamais dit un mot.

290

CLAVAROCHE

Est-ce que tu n'es pas fille d'Ève ? Allons ! Jacqueline, consentez.

JACQUELINE

N'y comptez pas ; je n'en ferai rien.

CLAVAROCHE

Touchez là ; je vous remercie. Adieu, la très craintive blonde ; vous êtes fine, jeune et jolie, amoureuse... Un peu, n'est-il pas vrai, madame ? À l'ouvrage ! Un coup de filet !

295

JACQUELINE

Vous êtes hardi, Clavaroche.

(Il sort.)

CLAVAROCHE

Fier et hardi ; fier de vous plaire, et hardi pour vous conserver.

SCÈNE II

Fortunio, Landry et Guillaume, assis.

(Un petit jardin.)

FORTUNIO

Vraiment, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

LANDRY

N'allez pas en jaser, au moins ; vous me feriez mettre dehors.

300

FORTUNIO

Bien étrange et bien admirable. Oui, quel qu'il soit, c'est un homme heureux.

LANDRY

Promettez-moi de n'en rien dire ; maître André me l'a fait jurer.

GUILLAUME

De son prochain, du roi et des femmes, il n'en faut pas souffler le mot.

FORTUNIO

Que de pareilles choses existent, cela me fait bondir le coeur. Vraiment, Landry, tu as vu cela ?

305

LANDRY

C'est bon ; qu'il n'en soit plus question.

FORTUNIO

Tu as entendu marcher doucement ?

LANDRY

À pas de loup derrière le mur.

FORTUNIO

Craquer doucement la fenêtre ?

310

LANDRY

Comme un grain de sable sous le pied.

FORTUNIO

Puis, sur le mur, l'ombre d'un homme, quand il a franchi la poterne ?

LANDRY

Comme un spectre, dans son manteau.

FORTUNIO

Et une main derrière le volet ?

LANDRY

Tremblante comme la feuille.

315

FORTUNIO

Une lueur dans la galerie, puis un baiser, puis quelques pas lointains ?

LANDRY

Puis le silence, les rideaux qui se tirent, et la lueur qui disparaît.

FORTUNIO

Si j'avais été à ta place, je serais resté jusqu'au jour.

GUILLAUME

Est-ce que tu es amoureux de Jacqueline ? Tu aurais fait là un joli métier !

320

FORTUNIO

Je jure devant Dieu, Guillaume, qu'en présence de Jacqueline je n'ai jamais levé les yeux. Pas même en songe, je n'oserais l'aimer. Je l'ai rencontrée au bal une fois ; ma main n'a pas touché la sienne, ses lèvres ne m'ont jamais parlé. De ce qu'elle fait ou de ce qu'elle pense, je n'en ai de ma vie rien su, sinon qu'elle se promène ici l'après-midi, et que j'ai soufflé sur nos vitres pour la voir marcher dans l'allée.

325

GUILLAUME

Si tu n'es pas amoureux d'elle, pourquoi dis-tu que tu serais resté ? Il n'y avait rien de mieux à faire que ce qu'a fait justement Landry : aller conter nettement la chose à maître André, notre patron.

FORTUNIO

Landry a fait comme il lui a plu. Que Roméo possède Juliette ! Je voudrais être l'oiseau matinal qui les avertit du danger.

330

GUILLAUME

Te voilà bien, avec tes fredaines ! Quel bien cela peut-il te faire que Jacqueline ait un amant ? C'est quelque officier de la garnison.

FORTUNIO

J'aurais voulu être dans l'étude ; j'aurais voulu voir tout cela.

GUILLAUME

Dieu soit béni ! C'est notre libraire qui t'empoisonne avec ses romans. 335
Que te revient-il de ce conte ? D'être Gros-Jean comme devant.
N'espères-tu pas, par hasard, que tu pourras avoir ton tour ? Eh ! Oui, sans doute, monsieur se figure qu'on pensera quelque jour à lui. Pauvre garçon ! Tu ne connais guère nos belles dames de province. Nous autres, avec nos habits noirs, nous ne sommes que du fretin, bon tout au plus pour les couturières. Elles ne tâtent que du pantalon rouge, et une 340
fois qu'elles y ont mordu, qu'importe que la garnison change ? Tous les militaires se ressemblent ; qui en aime un en aime cent. Il n'y a que le revers de l'habit qui change, et qui de jaune devient vert ou blanc. Du reste, ne retrouvent-elles pas la moustache retroussée de même, la 345
même allure de corps de garde, le même langage et le même plaisir ? Ils sont tous faits sur un modèle ; à la rigueur, elles peuvent s'y tromper.

FORTUNIO

Il n'y a pas à causer avec toi : tu passes tes fêtes et dimanches à regarder des joueurs de boule.

GUILLAUME

Et toi, tout seul à ta fenêtre, le nez fourré dans tes giroflées. Voyez la 350
belle différence ! Avec tes idées romanesques, tu deviendras fou à lier.
Allons ! Rentrons ; à quoi penses-tu ? Il est l'heure de travailler.

(Ils sortent. Entrent Jacqueline et sa servante.)

FORTUNIO

Je voudrais bien avoir été avec Landry cette nuit dans l'étude.

JACQUELINE

Nos prunes seront belles cette année, et nos espaliers ont bonne mine.
Viens donc un peu de ce côté-ci, et asseyons-nous sur ce banc.

355

LA SERVANTE

C'est donc que madame ne craint pas l'air, car il ne fait pas chaud ce matin.

JACQUELINE

En vérité, depuis deux ans que j'habite cette maison, je ne crois pas être venue deux fois dans cette partie du jardin. Regarde donc ce pied de chèvrefeuille. Voilà des treillis bien plantés pour faire grimper les clématites.

360

LA SERVANTE

Avec cela que madame n'est pas couverte ; elle a voulu descendre en cheveux.

JACQUELINE

Dis-moi, puisque te voilà : qu'est-ce que c'est donc que ces jeunes gens qui sont là dans la salle basse ? Est-ce que je me trompe ? Je crois qu'ils nous regardent ; ils étaient tout à l'heure ici.

365

LA SERVANTE

Madame ne les connaît donc pas ? Ce sont les clercs de maître André.

JACQUELINE

Ah ! Est-ce que tu les connais, toi, Madelon ? Tu as l'air de rougir en disant cela.

LA SERVANTE

Moi, madame ! Pourquoi donc faire ? Je les connais de les voir tous les jours ; et encore, je dis tous les jours. Je n'en sais rien, si je les connais. 370

JACQUELINE

Allons ! Avoue que tu as rougi. Et au fait, pourquoi t'en défendre ? Autant que je puis en juger d'ici, ces garçons ne sont pas si mal. Voyons ! Lequel préfères-tu ? Fais-moi un peu tes confidences. Tu es belle fille, Madelon ; que ces jeunes gens te fassent la cour, qu'y a-t-il de mal à cela ? 375

LA SERVANTE

Je ne dis pas qu'il y ait du mal ; ces jeunes gens ne manquent pas de bien, et leurs familles sont honorables. Il y a là un petit blond ; les grisettes de la Grand'Rue ne font pas fi de son coup de chapeau.

JACQUELINE *(s'approchant de la maison)*

Qui ? Celui-là avec sa moustache ? 380

LA SERVANTE

Oh ! Que non. C'est Monsieur Landry, un grand flandrin qui ne sait que dire.

JACQUELINE

C'est donc cet autre qui écrit ?

LA SERVANTE

Nenni, nenni ; c'est Monsieur Guillaume, un honnête garçon bien rangé ; mais ses cheveux ne frisent guère, et ça fait pitié, le dimanche, quand il veut se mettre à danser.

385

JACQUELINE

De qui veux-tu donc parler ? Je ne crois pas qu'il y en ait d'autres que ceux-là dans l'étude.

LA SERVANTE

Vous ne voyez pas à la fenêtre ce jeune homme propre et bien peigné ? Tenez ! Le voilà qui se penche ; c'est le petit Fortunio.

390

JACQUELINE

Oui-da, je le vois maintenant. Il n'est pas mal tourné, ma foi, avec ses cheveux sur l'oreille et son petit air innocent. Prenez garde à vous, Madelon, ces anges-là font déchoir les filles. Et il fait la cour aux grisettes, ce monsieur-là, avec ses yeux bleus ? Eh bien ! Madelon, il ne faut pas pour cela baisser les vôtres d'un air si renchéri. Vraiment, on peut moins bien choisir. Il sait donc que dire, celui-là, et il a un maître à danser ?

395

LA SERVANTE

Révérence parler, madame, si je le croyais amoureux, ici, ce ne serait pas de si peu de chose. Si vous aviez tourné la tête quand vous passiez dans le quinconce, vous l'auriez vu plus d'une fois, les bras croisés, la plume à l'oreille, vous regarder tant qu'il pouvait.

400

JACQUELINE

Plaisantez-vous, Mademoiselle, et pensez-vous à qui vous parlez ?

LA SERVANTE

Un chien regarde bien un évêque, et il y en a qui disent que l'évêque n'est pas fâché d'être regardé du chien. Il n'est pas si sot, ce garçon, et son père est un riche orfèvre. Je ne crois pas qu'il y ait d'injure à regarder passer les gens. 405

JACQUELINE

Qui vous a dit que c'est moi qu'il regarde ? Il ne vous a pas, j'imagine, fait de confidences là-dessus.

LA SERVANTE

Quand un garçon tourne la tête, allez ! Madame, il ne faut guère être femme pour ne pas deviner où les yeux s'en vont. Je n'ai que faire de ses confidences, et on ne m'apprendra que ce que j'en sais. 410

(La servante sort.)

JACQUELINE

J'ai froid. Allez me chercher un châle, et faites-moi grâce de vos propos.

JACQUELINE *(seule)*

Si je ne me trompe, c'est le jardinier que j'ai aperçu entre ces arbres. Holà ! Pierre, écoutez.

LE JARDINIER *(entrant)*

Vous m'avez appelé, madame ? 415

(Le jardinier sort. Un instant après entre Fortunio.)

JACQUELINE

Oui, entrez là ; demandez un clerc qui s'appelle Fortunio. Qu'il vienne ici ; j'ai à lui parler.

FORTUNIO

Madame, on se trompe sans doute ; on vient de me dire que vous me demandiez.

JACQUELINE

Asseyez-vous, on ne se trompe pas. - Vous me voyez, monsieur Fortunio, fort embarrassée, fort en peine. Je ne sais trop comment vous dire ce que j'ai à vous demander, ni pourquoi je m'adresse à vous. 420

FORTUNIO

Je ne suis que troisième clerc ; s'il s'agit d'une affaire d'importance, Guillaume, notre premier clerc, est là ; souhaitez-vous que je l'appelle ?

JACQUELINE

Mais non. Si c'était une affaire, est-ce que je n'ai pas mon mari ? 425

FORTUNIO

Puis-je être bon à quelque chose ? Veuillez parler avec confiance. Quoique bien jeune, je mourrais de bon cœur pour vous rendre service.

JACQUELINE

C'est galamment et vaillamment parler ; et cependant, si je ne me trompe, je ne suis pas connue de vous.

FORTUNIO

L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent ;
mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le coteau. 430

JACQUELINE

C'est un secret que j'ai à vous dire, et j'hésite par deux motifs : d'abord
vous pouvez me trahir, et en second lieu, même en me servant, prendre
de moi mauvaise opinion.

FORTUNIO

Puis-je me soumettre à quelque épreuve ? Je vous supplie de croire en
moi. 435

JACQUELINE

Mais, comme vous dites, vous êtes bien jeune. Vous-même, vous pouvez
croire en vous, et ne pas toujours en répondre.

FORTUNIO

Vous êtes plus belle que je ne suis jeune ; de ce que mon coeur sent, j'en
réponds. 440

JACQUELINE

La nécessité est imprudente. Voyez si personne n'écoute.

FORTUNIO

Personne ; ce jardin est désert, et j'ai fermé la porte de l'étude.

JACQUELINE

Non, décidément, je ne puis parler ; pardonnez-moi cette démarche inutile, et qu'il n'en soit jamais question.

FORTUNIO

Hélas ! Madame, je suis bien malheureux ! Il en sera comme il vous plaira.⁴⁴⁵

JACQUELINE

C'est que la position où je suis n'a vraiment pas le sens commun. J'aurais besoin, vous l'avouerais-je ? Non pas tout à fait d'un ami, et cependant d'une action d'ami. Je ne sais à quoi me résoudre. Je me promenais dans ce jardin, en regardant ces espaliers ; et je vous dis, je ne sais pourquoi, je vous ai vu à cette fenêtre, j'ai eu l'idée de vous faire appeler.⁴⁵⁰

FORTUNIO

Quel que soit le caprice du hasard à qui je dois cette faveur, permettez-moi d'en profiter. Je ne puis que répéter mes paroles : je mourrais de bon coeur pour vous.⁴⁵⁵

JACQUELINE

Ne me le répétez pas trop ; c'est le moyen de me faire taire.

FORTUNIO

Pourquoi ? C'est le fond de mon coeur.

JACQUELINE

Pourquoi ? Pourquoi ? Vous n'en savez rien, et je n'y veux seulement pas penser. Non ; ce que j'ai à vous demander ne peut avoir de suite aussi grave, Dieu merci ! C'est un rien, une bagatelle. Vous êtes un enfant, n'est-ce pas ? Vous me trouvez peut-être jolie, et vous m'adressez légèrement quelques paroles de galanterie. Je les prends ainsi, c'est tout simple ; tout homme à votre place en pourrait dire autant. 460

FORTUNIO

Madame, je n'ai jamais menti. Il est bien vrai que je suis un enfant, et qu'on peut douter de mes paroles ; mais telles qu'elles sont, Dieu peut les juger. 465

JACQUELINE

C'est bon, vous savez votre rôle, et vous ne vous dédisez pas. En voilà assez là-dessus ; prenez donc ce siège et mettez-vous là.

FORTUNIO

Je le ferai pour vous obéir.

JACQUELINE

Pardonnez-moi une question qui pourra vous sembler étrange. Madeleine, ma femme de chambre, m'a dit que votre père était joaillier. Il doit se trouver en rapport avec les marchands de la ville. 470

FORTUNIO

Oui, madame ; je puis dire qu'il n'en est guère d'un peu considérable qui ne connaisse notre maison.

JACQUELINE

Par conséquent, vous avez occasion d'aller et de venir dans le quartier marchand, et on connaît votre visage dans les boutiques de la Grand'Rue ? 475

FORTUNIO

Oui, madame, pour vous servir.

JACQUELINE

Une femme de mes amies a un mari avare et jaloux. Elle ne manque pas de fortune, mais elle ne peut en disposer. Ses plaisirs, ses goûts, sa parure, ses caprices, si vous voulez, quelle femme vit sans caprice ? Tout est réglé et contrôlé. Ce n'est pas qu'au bout de l'année elle ne se trouve en position de faire face à de grosses dépenses ; mais chaque mois, presque chaque semaine, il lui faut compter, disputer, calculer tout ce qu'elle achète. Vous comprenez que la morale, tous les sermons d'économie possibles, toutes les raisons des avares, ne font pas faute aux échéances ; enfin, avec beaucoup d'aisance, elle mène la vie la plus gênée. Elle est plus pauvre que son tiroir, et son argent ne lui sert de rien. Qui dit toilette, en parlant des femmes, dit un grand mot, vous le savez. Il a donc fallu, à tout prix, user de quelque stratagème. Les mémoires des fournisseurs ne portent que ces dépenses banales que le mari appelle « de première nécessité » ; ces choses-là se paient au grand jour ; mais, à certaines époques convenues, certains autres mémoires secrets font mention de quelques bagatelles que la femme appelle à son tour « de seconde nécessité », qui est la vraie, et que les esprits mal faits, pourraient nommer du superflu. Moyennant quoi, tout s'arrange à merveille ; chacun y peut trouver son compte, et le mari, sûr de ses quittances, ne se connaît pas assez en chiffons pour deviner qu'il n'a pas payé tout ce qu'il voit sur l'épaule de sa femme. 480
485
490
495

FORTUNIO

Je ne vois pas grand mal à cela.

500

JACQUELINE

Maintenant donc, voilà ce qui arrive : le mari, un peu soupçonneux, a fini par s'apercevoir, non du chiffon de trop, mais de l'argent de moins. Il a menacé ses domestiques, frappé sur sa cassette et grondé ses marchands. La pauvre femme abandonnée n'y a pas perdu un louis ; mais elle se trouve, comme un nouveau Tantale, dévorée du matin au soir de la soif des chiffons. Plus de confidents, plus de mémoires secrets, plus de dépenses ignorées. Cette soif pourtant la tourmente ; à tout hasard elle cherche à l'apaiser. Il faudrait qu'un jeune homme adroit, discret surtout, et d'assez haut rang dans la ville pour n'éveiller aucun soupçon, voulût aller visiter les boutiques, et y acheter, comme pour lui-même, ce dont elle peut et veut avoir besoin. Il faudrait qu'il eût, tout d'abord, facile accès dans la maison ; qu'il pût entrer et sortir avec assurance ; qu'il eût bon goût, cela est clair, et qu'il sût choisir à propos. Peut-être serait-ce un heureux hasard s'il se trouvait par là, dans la ville, quelque jolie et coquette fille, à qui on sût qu'il fit sa cour. N'êtes-vous pas dans ce cas, je suppose ? Ce hasard-là justifierait tout. Ce serait alors pour la belle que les emplettes seraient censées se faire. Voilà ce qu'il faudrait trouver.

505

510

515

FORTUNIO

Dites à votre amie que je m'offre à elle ; je la servirai de mon mieux.

JACQUELINE

Mais si cela se trouvait ainsi, vous comprenez, n'est-il pas vrai, que, pour avoir dans la maison le libre accès dont je vous parle, le confident devrait s'y montrer autre part qu'à la salle basse ? Vous comprenez qu'il faudrait que sa place fût à la table et au salon ? Vous comprenez que la

520

discrétion est une vertu trop difficile pour qu'on lui manque de reconnaissance, mais qu'en outre du bon vouloir, le savoir-faire n'y gâterait rien ? Il faudrait qu'un soir, je suppose comme ce soir, s'il faisait beau, il sût trouver la porte entr'ouverte et apporter un bijou furtif comme un hardi contrebandier. Il faudrait qu'un air de mystère ne trahît jamais son adresse ; qu'il fût prudent, leste et avisé ; qu'il se souvînt d'un proverbe espagnol qui mène loin ceux qui le suivent : « Aux audacieux Dieu prête la main ». 525 530

FORTUNIO

Je vous en supplie, servez-vous de moi.

(Elle sort.)

JACQUELINE

Toutes ces conditions remplies, pour peu qu'on fût sûr du silence, on pourrait dire au confident le nom de sa nouvelle amie. Il recevrait alors sans scrupule, adroitement comme une jeune soubrette, une bourse dont il saurait l'emploi. Preste ! J'aperçois Madeleine qui vient m'apporter mon manteau. Discrétion et prudence, adieu. L'amie, c'est moi ; le confident, c'est vous ; la bourse est là au pied de la chaise. - Guillaume et Landry sur le pas de la porte. 535

GUILLAUME

Holà ! Fortunio ; maître André est là qui t'appelle. 540

LANDRY

Il y a de l'ouvrage sur ton bureau. Que fais-tu là hors de l'étude ?

FORTUNIO

Hein ? Plaît-il ? Que me voulez-vous ?

GUILLAUME

Nous te disons que le patron te demande.

LANDRY

Arrive ici ; on a besoin de toi. À quoi songe donc ce rêveur ?

(Ils sortent.)

FORTUNIO

En vérité, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

545

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Un salon.)

(Entre Jacqueline.)

CLAVAROCHE *(devant une glace)*

En conscience, ces belles dames, si on les aimait tout de bon, ce serait une pauvre affaire, et le métier des bonnes fortunes est, à tout prendre, un ruineux travail. Tantôt c'est au plus bel endroit qu'un valet qui gratte à la porte vous oblige à vous esquiver. La femme qui se perd pour vous ne se livre que d'une oreille, et au milieu du plus doux transport on vous pousse dans une armoire. Tantôt c'est lorsqu'on est chez soi, étendu sur un canapé et fatigué de la manoeuvre, qu'un messenger envoyé à la hâte vient vous faire ressouvenir qu'on vous adore à une lieue de distance. Vite, un barbier, le valet de chambre ! On court, on vole ; il n'est plus temps, le mari est rentré ; la pluie tombe, il faut faire le pied de grue, une heure durant. Avez-vous d'être malade ou seulement de mauvaise humeur ! Point ; le soleil, le froid, la tempête, l'incertitude, le danger, cela est fait pour rendre gaillard. La difficulté est en possession, depuis qu'il y a des proverbes, du privilège d'augmenter le plaisir, et le vent de bise se fâcherait si, en vous coupant le visage, il ne croyait vous donner du coeur. En vérité, on représente l'amour avec des ailes et un carquois ; on ferait mieux de nous le peindre comme un chasseur de ca-

550

555

560

nards sauvages, avec une veste imperméable et une perruque de laine frisée pour lui garantir l'occiput. Quelles sottises que les hommes, de se refuser leurs franches lippées pour courir après quoi, de grâce ? 565
Après l'ombre de leur orgueil ! Mais la garnison dure six mois ; on ne peut pas toujours aller au café ; les comédiens de province ennui, on se regarde dans un miroir, et on ne veut pas être beau pour rien. Jacqueline a la taille fine ; c'est ainsi qu'on prend patience, et qu'on s'accommode de tout sans trop faire le difficile. Eh bien ! Ma chère, 570
qu'avez-vous fait ? Avez-vous suivi mes conseils, et sommes-nous hors de danger ? 575

JACQUELINE

Oui.

CLAVAROCHE

Comment vous y êtes-vous prise ? Vous allez me conter cela. Est-ce un des clercs de maître André qui s'est chargé de notre salut ? 575

JACQUELINE

Oui.

CLAVAROCHE

Vous êtes une femme incomparable, et on n'a pas plus d'esprit que vous. Vous avez fait venir, n'est-ce pas, le bon jeune homme à votre boudoir ? Je le vois d'ici, les mains jointes, tournant son chapeau dans ses doigts. Mais quel conte lui avez-vous fait pour réussir en si peu de temps ? 580

JACQUELINE

Le premier venu ; je n'en sais rien.

CLAVAROCHE

Voyez un peu ce que c'est que de nous, et quels pauvres diables nous sommes quand il vous plaît de nous endiabler ! Et votre mari, comment voit-il la chose ? La foudre qui nous menaçait sent-elle déjà l'aiguille aimantée ? Commence-t-elle à se détourner ? 585

JACQUELINE

Oui.

CLAVAROCHE

Parbleu ! Nous nous divertirons, et je me fais une vraie fête d'examiner cette comédie, d'en observer les ressorts et les gestes, et d'y jouer moi-même mon rôle. Et l'humble esclave, je vous prie, depuis que je vous ai quittée, est-il déjà amoureux de vous ? Je parierais que je l'ai rencontré 590 comme je montais : un visage affairé et une encolure à cela. Est-il déjà installé dans sa charge ? S'acquitte-t-il des soins indispensables avec quelque facilité ? Porte-t-il déjà vos couleurs ? Met-il l'écran devant le feu ? A-t-il hasardé quelques mots d'amour craintif et de respectueuse tendresse ? Êtes-vous contente de lui ? 595

JACQUELINE

Oui.

CLAVAROCHE

Et, comme acompte sur ses futurs services, ces beaux yeux pleins d'une flamme noire lui ont-ils déjà laissé deviner qu'il est permis de soupirer pour eux ? A-t-il déjà obtenu quelque grâce ? Voyons, franchement, où en êtes-vous ? Avez-vous croisé le regard ? Avez-vous engagé le fer ? 600 C'est bien le moins qu'on l'encourage pour le service qu'il nous rend.

JACQUELINE

Oui.

CLAVAROCHE

Qu'avez-vous donc ? Vous êtes rêveuse et vous répondez à demi.

JACQUELINE

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

605

CLAVAROCHE

En avez-vous quelque regret ?

JACQUELINE

Non.

CLAVAROCHE

Mais vous avez l'air soucieux, et quelque chose vous inquiète.

JACQUELINE

Non.

CLAVAROCHE

Verriez-vous quelque sérieux dans une pareille plaisanterie ? Laissez donc, tout cela n'est rien.

610

JACQUELINE

Si l'on savait ce qui s'est passé, pourquoi le monde me donnerait-il tort, et à vous peut-être raison ?

CLAVAROCHE

Bon ! C'est un jeu, c'est une misère ; ne m'aimez-vous pas, Jacqueline ?

JACQUELINE

Oui.

615

CLAVAROCHE

Eh bien donc ! Qui peut vous fâcher ? N'est-ce donc pas pour sauver notre amour que vous avez fait tout cela ?

JACQUELINE

Oui.

CLAVAROCHE

Je vous assure que cela m'amuse et que je n'y regarde pas de si près.

JACQUELINE

Silence ! L'heure du dîner approche, et voici maître André qui vient.

620

CLAVAROCHE

Est-ce notre homme qui est avec lui ?

(Entrent maître André et Fortunio.)

JACQUELINE

C'est lui. Mon mari l'a prié, et il reste ce soir ici.

MAÎTRE ANDRÉ

Non ! Je ne veux pas d'aujourd'hui entendre parler d'une affaire. Je veux qu'on s'évertue à danser et qu'il ne soit question que de rire. Je suis ravi, je nage dans la joie, et je n'entends qu'à bien dîner.

625

CLAVAROCHE

Peste ! Vous êtes en belle humeur, maître André, à ce que je vois.

MAÎTRE ANDRÉ

Il faut que je vous dise à tous ce qui m'est arrivé hier. J'ai soupçonné injustement ma femme ; j'ai fait mettre le piège à loup devant la porte de mon jardin, j'y ai trouvé mon chat ce matin ; c'est bien fait ; je l'ai mérité. Mais je veux rendre justice à Jacqueline, et que vous appreniez de moi que notre paix est faite, et qu'elle m'a pardonné.

630

JACQUELINE

C'est bon, je n'ai pas de rancune ; obligez-moi de n'en plus parler.

MAÎTRE ANDRÉ

Non, je veux que tout le monde le sache. Je l'ai dit partout dans la ville, et j'ai rapporté dans ma poche un petit Napoléon en sucre ; je veux le mettre sur ma cheminée en signe de réconciliation, et toutes les fois que je le regarderai, j'en aimerai cent fois plus ma femme. Ce sera pour me garantir de toute défiance à l'avenir.

635

CLAVAROCHE

Voilà agir en digne mari ; je reconnais là maître André.

MAÎTRE ANDRÉ

Capitaine, je vous salue. Voulez-vous dîner avec nous ? Nous avons aujourd'hui au logis une façon de petite fête, et vous êtes le bienvenu.

640

CLAVAROCHE

C'est trop d'honneur que vous me faites.

MAÎTRE ANDRÉ

Je vous présente un nouvel hôte ; c'est un de mes clerks, capitaine. Hé ! Hé ! Cedant arma togae. Ce n'est pas pour vous faire injure ; le petit drôle a de l'esprit ; il vient faire la cour à ma femme.

(Fortunio salue.)

CLAVAROCHE

Monsieur, peut-on vous demander votre nom ? Je suis ravi de faire votre connaissance.

645

MAÎTRE ANDRÉ

Fortunio. C'est un nom heureux. À vous dire vrai, voilà tantôt un an qu'il travaillait à mon étude, et je ne m'étais pas aperçu de tout le mérite qu'il a. Je crois même que, sans Jacqueline, je n'y aurais jamais songé. Son écriture n'est pas très nette ; et il me fait des accolades qui ne sont pas exemptes de reproche ; mais ma femme a besoin de lui pour quelques petites affaires, et elle se loue fort de son zèle. C'est leur secret ; nous autres maris nous ne mettons point le nez là. Un hôte aimable, dans une petite ville, n'est pas une chose de peu de prix ; aussi Dieu veuille qu'il s'y plaise ! Nous le recevrons de notre mieux.

650

655

FORTUNIO

Je ferai tout pour m'en rendre digne.

MAÎTRE ANDRÉ *(à Clavaroche)*

Mon travail, comme vous le savez, me retient chez moi la semaine. Je ne suis pas fâché que Jacqueline s'amuse sans moi comme elle l'entend. Il lui fallait quelquefois un bras pour se promener par la ville ; le médecin veut qu'elle marche, et le grand air lui fait du bien. Ce garçon-là sait les nouvelles, il lit fort bien à haute voix ; il est, d'ailleurs, de bonne famille, et ses parents l'ont bien élevé ; c'est un cavalier pour ma femme, et je vous demande votre amitié pour lui.

CLAVAROCHE

Mon amitié, digne maître André, est tout entière à son service ; c'est une chose qui vous est acquise, et dont vous pouvez disposer.

665

FORTUNIO

Monsieur le capitaine est bien honnête, et je ne sais comment le remercier.

CLAVAROCHE

Touchez là ! L'honneur est pour moi si vous me comptez pour un ami.

MAÎTRE ANDRÉ

Allons ! Voilà qui est à merveille. Vive la joie ! La nappe nous attend ; donnez la main à Jacqueline, et venez goûter de mon vin.

670

CLAVAROCHE (*bas à Jacqueline*)

Maître André ne me paraît pas envisager tout à fait les choses comme je m'y étais attendu.

JACQUELINE (*bas*)

Sa confiance et sa jalousie dépendent d'un mot et du vent qui souffle.

CLAVAROCHE (*de même*)

Mais ce n'est pas cela qu'il nous faut. Si cela prend cette tournure, nous n'avons que faire de votre clerc.

675

(*Ils sortent.*)

JACQUELINE (*de même*)

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

SCÈNE II

Guillaume et Landry, travaillant.

(*À l'étude.*)

GUILLAUME

Il me semble que Fortunio n'est pas resté longtemps à l'étude.

LANDRY

Il y a gala ce soir à la maison, et maître André l'a invité.

GUILLAUME

Oui ; de façon que l'ouvrage nous reste. J'ai la main droite paralysée.

680

LANDRY

Il n'est pourtant que troisième clerc ; on aurait pu nous inviter aussi.

GUILLAUME

Après tout, c'est un bon garçon ; il n'y a pas grand mal à cela.

LANDRY

Non. Il n'y en aurait pas non plus si on nous eût mis de la noce.

GUILLAUME

Hum, hum ! Quelle odeur de cuisine ! On fait un bruit là-haut, c'est à ne pas s'entendre.

685

LANDRY

Je crois qu'on danse ; j'ai vu des violons.

GUILLAUME

Au diable les paperasses ! Je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

LANDRY

Sais-tu une chose ? J'ai quelque idée qu'il se passe du mystère ici.

GUILLAUME

Bah ! Comment cela ?

LANDRY

Oui, oui. Tout n'est pas clair, et si je voulais un peu jaser...

690

GUILLAUME

N'aie pas peur, je n'en dirai rien.

LANDRY

Tu te souviens que j'ai vu l'autre jour un homme escalader la fenêtre : qui c'était, on n'en a rien su. Mais aujourd'hui, pas plus tard que ce soir, j'ai vu quelque chose, moi qui te parle, et ce que c'était, je le sais bien.

GUILLAUME

Qu'est-ce que c'était ? Conte-moi cela.

695

LANDRY

J'ai vu Jacqueline, entre chien et loup, ouvrir la porte du jardin. Un homme était derrière elle, qui s'est glissé contre le mur, et qui lui a baisé la main ; après quoi, il a pris le large, et j'ai entendu qu'il disait : Ne craignez rien, je reviendrai tantôt.

GUILLAUME

Vraiment ! Cela n'est pas possible.

700

LANDRY

Je l'ai vu comme je te vois.

GUILLAUME

Ma foi ! S'il en était ainsi, je sais ce que je ferais à ta place. J'en avertirais maître André, comme l'autre fois, ni plus ni moins.

LANDRY

Cela demande réflexion. Avec un homme comme maître André, il y a des chances à courir. Il change d'avis tous les matins.

705

GUILLAUME

Entends-tu le carillon qu'ils font ? Paf, les portes ! Clip-clap, les assiettes, les plats, les fourchettes, les bouteilles ! Il me semble que j'entends chanter.

LANDRY

Oui, c'est la voix de maître André lui-même. Pauvre bonhomme ! On se rit bien de lui.

710

(Ils sortent.)

GUILLAUME

Viens donc un peu sur la promenade ; nous jaserons tout à notre aise. Ma foi ! Quand le patron s'amuse, c'est bien le moins que les clercs se reposent.

SCÈNE III

Maître André, Clavaroche, Fortunio et Jacqueline, à table.

(La salle à manger. On est au dessert.)

CLAVAROCHE

Allons ! Monsieur Fortunio, servez donc à boire à Madame.

715

FORTUNIO

De tout mon coeur, monsieur le capitaine, et je bois à votre santé.

CLAVAROCHE

Fi donc ! Vous n'êtes pas galant. À la santé de votre voisine.

(Il chante.)

MAÎTRE ANDRÉ

Eh oui ! À la santé de ma femme. Je suis enchanté, capitaine, que vous trouviez ce vin de votre goût. Amis, buvons, buvons sans cesse...

CLAVAROCHE

Cette chanson-là est trop vieille. Chantez donc, monsieur Fortunio.

720

FORTUNIO

Si Madame veut l'ordonner.

MAÎTRE ANDRÉ

Hé, hé ! Le garçon sait son monde.

JACQUELINE

Eh bien ! Chantez, je vous en prie.

CLAVAROCHE

Un instant. Avant de chanter, mangez un peu de ce biscuit ; cela vous ouvrira la voix, et vous donnera du montant.

725

MAÎTRE ANDRÉ

Le capitaine a le mot pour rire.

FORTUNIO

Je vous remercie, cela m'étoufferait.

(Regardant sous la table.)

CLAVAROCHE

Bon, bon ! Demandez à madame de vous en donner un morceau. Je suis sûr que de sa blanche main cela vous paraîtra léger. Ô ciel ! Que vois-je ? Vos pieds sur le carreau ! Souffrez, madame, qu'on apporte un coussin. 730

(Il le place sous les pieds de Jacqueline.)

FORTUNIO *(se levant)*

En voilà un sous cette chaise.

CLAVAROCHE

À la bonne heure ! Monsieur Fortunio ; je pensais que vous m'eussiez laissé faire. Un jeune homme qui fait sa cour ne doit pas permettre qu'on le prévienne. 735

MAÎTRE ANDRÉ

Oh ! Oh ! Le garçon ira loin ; il n'y a qu'à lui dire un mot.

CLAVAROCHE

Maintenant donc, chantez, s'il vous plaît ; nous écoutons de toutes nos oreilles.

FORTUNIO

Je n'ose devant des connaisseurs. Je ne sais pas de chanson de table.

CLAVAROCHE

Puisque Madame l'a ordonné, vous ne pouvez vous en dispenser.

740

FORTUNIO

Je ferai donc comme je pourrai.

CLAVAROCHE

N'avez-vous pas encore, monsieur Fortunio, adressé de vers à madame ? Voyez, l'occasion se présente.

MAÎTRE ANDRÉ

Silence, silence ! Laissez-le chanter.

CLAVAROCHE

Une chanson d'amour surtout, n'est-il pas vrai, monsieur Fortunio ? Pas
autre chose, je vous en conjure. Madame, priez-le, s'il vous plaît, qu'il
nous chante une chanson d'amour. On ne saurait vivre sans cela.

745

JACQUELINE

Je vous en prie, Fortunio.

FORTUNIO *(chante)*

Si vous croyez que je vais dire Qui j'ose aimer, Je ne saurais pour un empire Vous la nommer. Nous allons chanter à la ronde, Si vous voulez,⁷⁵⁰
Que je l'adore, et qu'elle est blonde Comme les blés. Je fais ce que sa fantaisie Veut m'ordonner, Et je puis, s'il lui faut ma vie, La lui donner.
Du mal qu'une amour ignorée Nous fait souffrir, J'en porte l'âme déchirée Jusqu'à mourir. Mais j'aime trop pour que je die Qui j'ose aimer, Et je veux mourir pour ma mie, Sans la nommer.

755

MAÎTRE ANDRÉ

En vérité, le petit gaillard est amoureux comme il le dit ; il en a les larmes aux yeux. Allons ! Garçon, bois pour te remettre. C'est quelque grisette de la ville qui t'aura fait ce méchant cadeau-là.

CLAVAROCHE

Je ne crois pas à monsieur Fortunio l'ambition si roturière ; sa chanson vaut mieux qu'une grisette. Qu'en dit madame, et quel est son avis ?

760

JACQUELINE

Très bien. Donnez-moi le bras, et allons prendre le café.

CLAVAROCHE

Vite, monsieur Fortunio, offrez votre bras à Madame.

JACQUELINE *(prend le bras de Fortunio ; bas, en sortant)*

Avez-vous fait ma commission ?

FORTUNIO

Oui, Madame ; tout est dans l'étude.

(Ils sortent.)

JACQUELINE

Allez m'attendre dans ma chambre ; je vous y rejoins dans un instant.

765

SCÈNE IV

(La chambre de Jacqueline. Entre Fortunio.)

FORTUNIO

Est-il un homme plus heureux que moi ? J'en suis certain, Jacqueline m'aime, et à tous les signes qu'elle m'en donne, il n'y a pas à s'y tromper. Déjà me voilà bien reçu, fêté, choyé dans la maison. Elle m'a fait mettre à table à côté d'elle ; si elle sort, je l'accompagnerai. Quelle douceur, quelle voix, quel sourire ! Quand son regard se fixe sur moi, je ne sais ce qui me passe par le corps ; j'ai une joie qui me prend à la gorge ; je lui sauterais au cou si je ne me retenais. Non ; - plus j'y pense, plus je réfléchis, les moindres signes, les plus légères faveurs, tout est certain ; elle m'aime, elle m'aime, et je serais un sot fieffé si je feignais de ne pas le voir. Lorsque j'ai chanté tout à l'heure, comme j'ai vu briller ses yeux ! Allons ! Ne perdons pas de temps. Déposons ici cette boîte qui renferme quelques bijoux ; c'est une commission secrète, et Jacqueline, sûrement, ne tardera pas à venir.

770

775

(Entre Jacqueline.)

JACQUELINE

Êtes-vous là, Fortunio ?

FORTUNIO

Oui. Voilà votre écrin, Madame, et ce que vous avez demandé.

780

JACQUELINE

Vous êtes homme de parole, et je suis contente de vous.

FORTUNIO

Comment vous dire ce que j'éprouve ? Un regard de vos yeux a changé mon sort, et je ne vis que pour vous servir.

JACQUELINE

Vous nous avez chanté, à table, une jolie chanson tout à l'heure. Pour qui est-ce donc qu'elle est faite ? Me la voulez-vous donner par écrit ?

785

(Il se jette à genoux.)

FORTUNIO

Elle est faite pour vous, madame ; je meurs d'amour, et ma vie est à vous.

JACQUELINE

Vraiment ! Je croyais que votre refrain défendait de dire qui on aime.

FORTUNIO

Ah ! Jacqueline, ayez pitié de moi ; ce n'est pas d'hier que je souffre. Depuis deux ans, à travers ces charmillles, je suis la trace de vos pas. Depuis deux ans, sans que jamais peut-être vous ayez su mon existence, vous n'êtes pas sortie ou rentrée, votre ombre tremblante et légère n'a pas paru derrière vos rideaux, vous n'avez pas ouvert votre fenêtre,

790

vous n'avez pas remué dans l'air, que je ne fusse là, que je ne vous aie vue ; je ne pouvais approcher de vous, mais votre beauté, grâce à Dieu, m'appartenait comme le soleil à tous ; je la cherchais, je la respirais, je vivais de l'ombre de votre vie. Vous passiez le matin sur le seuil de la porte, la nuit j'y revenais pleurer. Quelques mots, tombés de vos lèvres, avaient pu venir jusqu'à moi, je les répétais tout un jour. Vous cultiviez des fleurs, ma chambre en était pleine. Vous chantiez le soir au piano, je savais par coeur vos romances. Tout ce que vous aimiez, je l'aimais ; je m'enivrais de ce qui avait passé sur votre bouche et dans votre coeur. Hélas ! Je vois que vous souriez. Dieu sait que ma douleur est vraie, et que je vous aime à en mourir.

JACQUELINE

Je ne souris pas de vous entendre dire qu'il y a deux ans que vous m'aimez, mais je souris de ce que je pense qu'il y aura deux jours de-main.

FORTUNIO

Que je vous perde si la vérité ne m'est aussi chère que mon amour ! Que je vous perde s'il n'y a deux ans que je n'existe que pour vous !

JACQUELINE

Levez-vous donc ; si on venait, qu'est-ce qu'on penserait de moi ?

FORTUNIO

Non ! Je ne me lèverai pas, je ne quitterai pas cette place, que vous ne croyiez à mes paroles. Si vous repoussez mon amour, du moins n'en douterez-vous pas.

JACQUELINE

Est-ce une entreprise que vous faites ?

FORTUNIO

Une entreprise pleine de crainte, pleine de misère et d'espérance. Je ne
sais si je vis ou si je meurs ; comment j'ai osé vous parler, je n'en sais
rien. Ma raison est perdue ; j'aime, je souffre ; il faut que vous le sa-
chiez, que vous le voyiez, que vous me plaigniez. 815

JACQUELINE

Ne va-t-il pas rester là une heure, ce méchant enfant obstiné ? Allons !
Levez-vous, je le veux. 820

FORTUNIO *(se levant)*

Vous croyez donc à mon amour ?

JACQUELINE

Non, je n'y crois pas ; cela m'arrange de n'y pas croire.

FORTUNIO

C'est impossible ! Vous n'en pouvez douter.

JACQUELINE

Bah ! On ne se prend pas si vite à trois mots de galanterie.

FORTUNIO

De grâce ! Jetez les yeux sur moi. Qui m'aurait appris à tromper ? Je
suis un enfant né d'hier, et je n'ai jamais aimé personne, si ce n'est vous
qui l'ignoriez. 825

JACQUELINE

Vous faites la cour aux grisettes, je le sais comme si je l'avais vu.

FORTUNIO

Vous vous moquez. Qui a pu vous le dire ?

JACQUELINE

Oui, oui, vous allez à la danse et aux dîners sur le gazon.

830

FORTUNIO

Avec mes amis, le dimanche. Quel mal y a-t-il à cela ?

JACQUELINE

Je vous l'ai déjà dit hier, cela se conçoit : vous êtes jeune, et à l'âge où le coeur est riche, on n'a pas les lèvres avarès.

FORTUNIO

Que faut-il faire pour vous convaincre ? Je vous en prie, dites-le-moi.

JACQUELINE

Vous demandez un joli conseil. Eh bien ! Il faudrait le prouver.

835

FORTUNIO

Seigneur mon Dieu, je n'ai que des larmes. Les larmes prouvent-elles qu'on aime ? Quoi ! Me voilà à genoux devant vous ; mon coeur à chaque battement voudrait s'élancer sur vos lèvres ; ce qui m'a jeté à vos pieds, c'est une douleur qui m'écrase, que je combats depuis deux ans, que je ne peux plus contenir, et vous restez froide et incroyante ? Je ne puis faire passer en vous une étincelle du feu qui me dévore ? Vous niez même ce que je souffre quand je suis prêt à mourir devant vous ? Ah ! C'est plus cruel qu'un refus ! C'est plus affreux que le mépris ! L'indifférence elle-même peut croire, et je n'ai pas mérité cela.

840

(Elle sort.)

JACQUELINE

Debout ! On vient. Je vous crois, je vous aime ; sortez par le petit escalier, revenez en bas, j'y serai. 845

(Il lève la tapisserie.)

FORTUNIO (seul)

Elle m'aime ! Jacqueline m'aime ! Elle s'éloigne, elle me quitte ainsi ! Non ! Je ne puis descendre encore. Silence ! On approche ; quelqu'un l'a arrêtée ; on vient ici. Vite, sortons ! Ah ! La porte est fermée en dehors, je ne puis sortir ; comment faire ? Si je descends par l'autre côté, je vais rencontrer ceux qui viennent. 850

CLAVAROCHE (en dehors)

Venez donc, venez donc un peu.

(Il se cache dans le fond de l'alcôve. - Entrent Clavaroche et Jacqueline.)

FORTUNIO

C'est le capitaine qui monte avec elle. Cachons-nous vite et attendons ; il ne faut pas qu'on me voie ici.

CLAVAROCHE (se jetant sur un sofa)

Parbleu ! Madame, je vous cherchais partout ; que faisiez-vous donc toute seule ? 855

JACQUELINE (à part)

Dieu soit loué, Fortunio est parti !

CLAVAROCHE

Vous me laissez dans un tête-à-tête qui n'est vraiment pas supportable. Qu'ai-je à faire avec maître André, je vous prie ? Et justement vous nous laissez ensemble quand le vin joyeux de l'époux doit me rendre plus précieux l'aimable entretien de la femme.

860

FORTUNIO *(caché)*

C'est singulier ; que veut dire ceci ?

CLAVAROCHE *(ouvrant l'écrin qui est sur la table)*

Voyons un peu. Sont-ce des anneaux ? Et dites-moi, qu'en voulez-vous faire ? Est-ce que vous faites un cadeau ?

JACQUELINE

Vous savez bien que c'est notre fable.

865

CLAVAROCHE

Mais, en conscience, c'est de l'or ! Si vous comptez tous les matins user du même stratagème, notre jeu finira bientôt par ne pas valoir... À propos, que ce dîner m'a amusé, et quelle curieuse figure a notre jeune initié !

FORTUNIO *(caché)*

Initié ! À quel mystère ? Est-ce de moi qu'il veut parler ?

870

CLAVAROCHE

La chaîne est belle ; c'est un bijou de prix. Vous avez eu là une singulière idée.

FORTUNIO *(de même)*

Ah ! Il paraît qu'il est aussi dans la confidence de Jacqueline.

CLAVAROCHE

Comme il tremblait, le pauvre garçon, lorsqu'il a soulevé son verre !
Qu'il m'a réjoui avec ses coussins, et qu'il faisait plaisir à voir !

875

FORTUNIO *(de même)*

Assurément, c'est de moi qu'il parle, et il s'agit du dîner de tantôt.

CLAVAROCHE

Vous rendrez cela, je suppose, au bijoutier qui l'a fourni.

FORTUNIO *(de même)*

Rendre la chaîne ! Et pourquoi donc ?

CLAVAROCHE

Sa chanson surtout m'a ravi, et maître André l'a bien remarqué ; il en avait, Dieu me pardonne, la larme à l'oeil pour tout de bon.

880

FORTUNIO *(de même)*

Je n'ose croire ni comprendre encore. Est-ce un rêve ? Suis-je éveillé ?
Qu'est-ce donc que ce Clavaroche ?

CLAVAROCHE

Du reste, il devient inutile de pousser les choses plus loin. À quoi bon un tiers incommode, si les soupçons ne reviennent plus ? Ces maris ne manquent jamais d'adorer les amoureux de leurs femmes. Voyez ce qui

885

est arrivé ! Du moment qu'on se fie à vous, il faut souffler sur le chandelier.

JACQUELINE

Qui peut savoir ce qui arrivera ? Avec ce caractère-là il n'y a jamais rien de sûr, et il faut garder sous la main de quoi se tirer d'embarras.

FORTUNIO *(de même)*

Qu'ils fassent de moi leur jouet, ce ne peut être sans motif. Toutes ces paroles sont des énigmes. 890

CLAVAROCHE

Je suis d'avis de le congédier.

JACQUELINE

Comme vous voudrez. Dans tout cela, ce n'est pas moi que je consulte. Quand le mal serait nécessaire, croyez-vous qu'il serait de mon choix ? Mais qui sait si demain, ce soir, dans une heure, ne viendra pas une bourrasque ? Il ne faut pas compter sur le calme avec trop de sécurité. 895

CLAVAROCHE

Tu crois ?

FORTUNIO *(de même)*

Sang du Christ ! Il est son amant.

CLAVAROCHE

Faites-en, du reste, ce que vous voudrez. Sans évincer tout à fait le jeune homme, on peut le tenir en haleine, mais d'un peu loin, et le mettre aux lisières. Si les soupçons de maître André lui revenaient jamais en tête, 900

eh bien ? Alors, on aurait à portée votre Monsieur Fortunio, pour les détourner de nouveau. Je le tiens pour poisson d'eau vive ; il est friand de l'hameçon.

JACQUELINE

Il me semble qu'on a remué.

905

CLAVAROCHE

Oui ; j'ai cru entendre un soupir.

JACQUELINE

C'est probablement Madeleine ; elle range dans le cabinet.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Le jardin.)

(Entrent Jacqueline et la Servante.)

LA SERVANTE

Madame, un danger vous menace. Comme j'étais tout à l'heure dans la salle, je viens d'entendre maître André qui causait avec un de ses clercs. Autant que j'ai pu deviner, il s'agissait d'une embuscade qui doit avoir lieu cette nuit. 910

JACQUELINE

Une embuscade ! En quel lieu ? Pour quoi faire ?

LA SERVANTE

Dans l'étude ; le clerc affirmait que la nuit dernière il vous a vue, vous, madame, et un homme avec vous, dans le jardin. Maître André jurait ses grands dieux qu'il voulait vous surprendre, et qu'il vous ferait un procès. 915

JACQUELINE

Tu ne te trompes pas, Madelon ?

LA SERVANTE

Madame fera ce qu'elle voudra. Je n'ai pas l'honneur de ses confidences ; cela n'empêche pas qu'on ne rende un service. J'ai mon ouvrage qui m'attend.

920

JACQUELINE

C'est bien, et vous pouvez compter que je ne serai pas ingrate. Avez-vous vu Fortunio ce matin ? Où est-il ? J'ai à lui parler.

LA SERVANTE

Il n'est pas venu à l'étude ; le jardinier, à ce que je crois, l'a aperçu ; mais on est en peine de lui, et on le cherchait tout à l'heure de tous les côtés du jardin. Tenez ! Voilà Monsieur Guillaume, le premier clerc, qui le cherche encore ; le voyez-vous passer là-bas ?

925

GUILLAUME *(au fond du théâtre)*

Holà ! Fortunio ! Fortunio ! Holà ! Où es-tu ?

(Madelon sort. - Entre Clavaroche.)

JACQUELINE

Va, Madelon, tâche de le trouver.

CLAVAROCHE

Que diantre se passe-t-il donc ici ? Comment ! Moi qui ai quelques droits, je pense, à l'amitié de maître André, il me rencontre et ne me salue pas ; les clercs me regardent de travers, et je ne sais si le chien lui-même ne voulait me prendre aux talons. Qu'est-il advenu, je vous prie ? Et à quel propos maltraite-t-on les gens ?

930

JACQUELINE

Nous n'avons pas sujet de rire ; ce que j'avais prévu arrive, et sérieusement cette fois : nous n'en sommes plus aux paroles, mais à l'action.

935

CLAVAROCHE

À l'action ? Que voulez-vous dire ?

JACQUELINE

Que ces maudits clercs font le métier d'espions, qu'on nous a vus, que maître André le sait, qu'il veut se cacher dans l'étude, et que nous courons les plus grands dangers.

CLAVAROCHE

N'est-ce que cela qui vous inquiète ?

940

JACQUELINE

Assurément ; que voulez-vous de pire ? Qu'aujourd'hui nous leur échappions, puisque nous sommes avertis, ce n'est pas là le difficile ; mais du moment que maître André agit sans rien dire, nous avons tout à craindre de lui.

CLAVAROCHE

Vraiment ! C'est là toute l'affaire, et il n'y a pas plus de mal que cela ?

945

JACQUELINE

Êtes-vous fou ? Comment est-il possible que vous en plaisantiez ?

CLAVAROCHE

C'est qu'il n'y a rien de si simple que de nous tirer d'embarras. Maître André, dites-vous, est furieux ? Eh bien ! Qu'il crie ; quel inconvénient ? Il veut se mettre en embuscade ? Qu'il s'y mette, il n'y a rien de mieux. Les clercs sont-ils de la partie ? Qu'ils en soient avec toute la ville, si cela les peut divertir. Ils veulent surprendre la belle Jacqueline et son très humble serviteur ? Hé ! Qu'ils surprennent, je ne m'y oppose pas. ⁹⁵⁰ Que voyez-vous là qui nous gêne ?

JACQUELINE

Je ne comprends rien à ce que vous dites.

CLAVAROCHE

Faites-moi venir Fortunio. Où est-il fourré, ce monsieur ? Comment ! ⁹⁵⁵ Nous sommes en péril, et le drôle nous abandonne ! Allons ! Vite, avertissez-le.

JACQUELINE

J'y ai pensé ; on ne sait où il est, et il n'a pas paru ce matin.

CLAVAROCHE

Bon ! Cela est impossible, il est par là quelque part dans vos jupes ; vous l'avez oublié dans une armoire, et votre servante l'aura par mégarde accroché au porte-manteau. ⁹⁶⁰

JACQUELINE

Mais encore, en quelle façon peut-il nous être utile ? J'ai demandé où il était sans trop savoir pourquoi moi-même ; je ne vois pas, en y réfléchissant, à quoi il peut nous être bon.

CLAVAROCHE

Hé ! Ne voyez-vous pas que je m'apprête à lui faire le plus grand sacrifice ! Il ne s'agit pas d'autre chose que de lui céder pour ce soir tous les privilèges de l'amour. 965

JACQUELINE

Pour ce soir ? Et dans quel dessein ?

CLAVAROCHE

Dans le dessein positif et formel que ce digne maître André ne passe pas inutilement une nuit à la belle étoile. Ne voudriez-vous pas que ces pauvres clercs, qui se vont donner bien du mal, ne trouvent personne au logis ? Fi donc ! Nous ne pouvons permettre que ces honnêtes gens restent les mains vides ; il faut leur dépêcher quelqu'un. 970

JACQUELINE

Cela ne sera pas ; trouvez autre chose ; vous avez là une idée horrible, et je ne puis y consentir. 975

CLAVAROCHE

Pourquoi horrible ? Rien n'est plus innocent. Vous écrivez un mot à Fortunio, si vous ne pouvez le trouver vous-même ; car le moindre mot en ce monde vaut mieux que le plus gros écrit. Vous le faites venir ce soir, sous prétexte d'un rendez-vous. Le voilà entré ; les clercs le surprennent, et maître André le prend au collet. Que voulez-vous qu'il lui arrive ? Vous descendez là-dessus en cornette, et demandez pourquoi on fait du bruit, le plus naturellement du monde. On vous l'explique. Maître André en fureur vous demande à son tour pourquoi son jeune clerc se glisse dans son jardin. Vous rougissez d'abord quelque peu, puis vous avouez sincèrement tout ce qu'il vous plaira d'avouer : que ce gar- 980
985

çon visite vos marchands, qu'il vous apporte en secret des bijoux, en un mot la vérité pure. Qu'y a-t-il là de si effrayant ?

JACQUELINE

On ne me croira pas. La belle apparence que je donne des rendez-vous pour payer des mémoires !

CLAVAROCHE

On croit toujours ce qui est vrai. La vérité a un accent impossible à mé-
connaître, et les coeurs bien nés ne s'y trompent jamais. N'est-ce donc
pas, en effet, à vos commissions que vous employez ce jeune homme ?

JACQUELINE

Oui.

CLAVAROCHE

Eh bien donc ! Puisque vous le faites, vous le direz, et on le verra bien.
Qu'il ait les preuves dans sa poche, un écrin, comme hier, la première
chose venue, cela suffira. Songez donc que, si nous n'employons ce
moyen, nous en avons pour une année entière. Maître André
s'embusque aujourd'hui, il se rebusquera demain, et ainsi de suite
jusqu'à ce qu'il nous surprenne. Moins il trouvera, plus il cherchera ;
mais qu'il trouve une fois pour toutes, et nous en voilà délivrés.

JACQUELINE

C'est impossible ! Il n'y faut pas songer.

CLAVAROCHE

Un rendez-vous dans un jardin n'est pas d'ailleurs un si gros péché. À la rigueur, si vous craignez l'air, vous n'avez qu'à ne pas descendre. On ne

trouvera que le jeune homme, et il s'en tirera toujours. Il serait plaisant qu'une femme ne puisse prouver qu'elle est innocente quand elle l'est. 1005
Allons ! Vos tablettes, et prenez-moi le crayon que voici.

JACQUELINE

Vous n'y pensez pas, Clavaroche ; c'est un guet-apens que vous faites là.

CLAVAROCHE *(lui présentant un crayon et du papier)*

Écrivez donc, je vous en prie : « À minuit, ce soir, au jardin. »

JACQUELINE

C'est envoyer cet enfant dans un piège, c'est le livrer à l'ennemi.

(Il prend le papier.)

CLAVAROCHE

Ne signez pas, c'est inutile. Franchement, ma chère, la nuit sera fraîche, 1010
et vous ferez mieux de rester chez vous. Laissez ce jeune homme se promener seul, et profiter du temps qu'il fait. Je pense, comme vous, qu'on aurait peine à croire que c'est pour vos marchands qu'il vient. Vous ferez mieux, si on vous interroge, de dire que vous ignorez tout, et que vous n'êtes pour rien dans l'affaire. 1015

JACQUELINE

Ce mot d'écrit sera un témoin.

(Ils sortent.)

CLAVAROCHE

Fi donc ! Nous autres gens de coeur, pensez-vous que nous allions montrer à un mari de l'écriture de sa femme ? Que pourrions-nous y gagner ? En serions-nous donc moins coupables de ce qu'un crime serait partagé ? D'ailleurs vous voyez bien que votre main tremblait un peu sans doute, et que ces caractères sont presque déguisés. Allons ! Je vais donner cette lettre au jardinier, Fortunio l'aura tout de suite. Venez ; les vautours ont leur proie, et l'oiseau de Vénus, la pâle tourterelle, peut dormir en paix sur son nid. 1020

SCÈNE II

(Une charmille.)

(Il se lève.)

(Il se rassoit.)

(Il se lève.)

(Entre Madelon.)

FORTUNIO *(seul, assis sur l'herbe)*

Rendre un jeune homme amoureux de soi, uniquement pour détourner sur lui les soupçons tombés sur un autre ; lui laisser croire qu'on l'aime, le lui dire au besoin ; troubler peut-être bien des nuits tranquilles ; remplir de doute et d'espérance un coeur jeune et prêt à souffrir ; jeter une pierre dans un lac qui n'avait jamais eu encore une seule ride à sa surface ; exposer un homme aux soupçons, à tous les dangers de l'amour heureux, et cependant ne lui rien accorder ; rester immobile et inanimée dans une oeuvre de vie et de mort ; tromper, mentir, - mentir du fond du 1025 1030

coeur ; faire de son corps un appât ; jouer avec tout ce qu'il y a de sacré sous le ciel, comme un voleur avec des dés pipés : voilà ce qui fait sourire une femme ! Voilà ce qu'elle fait d'un petit air distrait. C'est ton premier pas, Fortunio, dans l'apprentissage du monde. Pense, réfléchis, compare, examine, ne te presse pas de juger. Cette femme-là a un amant qu'elle aime ; on la soupçonne, on la tourmente, on la menace ; elle est effrayée, elle va perdre l'homme qui remplit sa vie, qui est pour elle plus que le monde entier. Son mari se lève en sursaut, averti par un espion ; il la réveille, il veut la traîner à la barre d'un tribunal. Sa famille va la renier, une ville entière va la maudire ; elle est perdue et déshonorée, et cependant elle aime et ne peut cesser d'aimer. À tout prix il faut qu'elle sauve l'unique objet de ses inquiétudes, de ses angoisses et de ses douleurs ; il faut qu'elle aime pour continuer de vivre, et qu'elle trompe pour aimer. Elle se penche à sa fenêtre, elle voit un jeune homme au bas ; qui est-ce ? Elle ne le connaît point, elle n'a jamais rencontré son visage ; est-il bon ou méchant, discret ou perfide, sensible ou insouciant ? Elle n'en sait rien ; elle a besoin de lui, elle l'appelle, elle lui fait signe, elle ajoute une fleur à sa parure, elle parle, elle a mis sur une carte le bonheur de sa vie, et elle joue à rouge ou noir. Si elle s'était aussi bien adressée à Guillaume qu'à moi, que serait-il arrivé de cela ? Guillaume est un garçon honnête, mais qui ne s'est jamais aperçu que son coeur lui servît à autre chose qu'à respirer. Guillaume aurait été ravi d'aller dîner chez son patron, d'être à côté de Jacqueline à table, tout comme j'en ai été ravi moi-même ; mais il n'en aurait pas vu davantage ; il ne serait devenu amoureux que de la cave de maître André ; il ne se serait point jeté à genoux, il n'aurait point écouté aux portes ; c'eût été pour lui tout profit. Quel mal y eût-il eu alors qu'on se servît de lui à son insu pour détourner les soupçons d'un mari ? Aucun. Il eût paisiblement rempli l'office qu'on lui eût demandé ; il eût vécu heureux, tranquille, dix ans sans s'en apercevoir. Jacqueline aussi eût été heureuse, tranquille, dix ans sans lui en dire un mot. Elle lui aurait fait des coquetteries, et il y aurait répondu ; mais rien n'eût tiré à conséquence. Tout se serait passé à merveille, et personne ne pourrait se plaindre le jour où la vérité viendrait. Pourquoi s'est-elle adressée à moi ? Savait-

elle donc que je l'aimais ? Pourquoi à moi plutôt qu'à Guillaume ? Est-ce hasard ? Est-ce calcul ? Peut-être au fond se doutait-elle que je n'étais pas indifférent. M'avait-elle vu à cette fenêtre ? S'était-elle jamais retournée le soir, quand je l'observais dans le jardin ? Mais si elle savait que je l'aimais, pourquoi alors ? Parce que cet amour rendait son projet plus facile, et que j'allais, dès le premier mot, me prendre au piège qu'elle me tendait. Mon amour n'était qu'une chance favorable ; elle n'y a vu qu'une occasion. Est-ce bien sûr ? N'y a-t-il rien autre chose ? Quoi ! Elle voit que je vais souffrir, et elle ne pense qu'à en profiter ! Quoi ! Elle me trouve sur ses traces, l'amour dans le coeur, le désir dans les yeux, jeune et ardent, prêt à mourir pour elle, et lorsque, me voyant à ses pieds, elle me sourit et me dit qu'elle m'aime, c'est un calcul, et rien de plus ! Rien, rien de vrai dans ce sourire, dans cette main qui m'effleure la main, dans ce son de voix qui m'enivre ? Ô Dieu juste ! S'il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc affaire, et dans quel abîme suis-je tombé ? Non, tant d'horreur n'est pas possible ! Non, une femme ne saurait être une statue malfaisante, à la fois vivante et glacée ! Non, quand je le verrais de mes yeux, quand je l'entendrais de sa bouche, je ne croirais pas à un pareil métier. Non, quand elle me souriait, elle ne m'aimait pas pour cela, mais elle souriait de voir que je l'aimais. Quand elle me tendait la main, elle ne me donnait pas son coeur, mais elle laissait le mien se donner. Quand elle me disait : « Je vous aime, » elle voulait dire : « Aimez-moi. » Non, Jacqueline n'est pas méchante ; il n'y a là ni calcul, ni froideur. Elle ment, elle trompe, elle est femme ; elle est coquette, railleuse, joyeuse, audacieuse, mais non infâme, non insensible. Ah ! Insensé, tu l'aimes ! Tu l'aimes ! Tu pries, tu pleures, et elle se rit de toi !

MADOLON

Ah ! Dieu merci ! Je vous trouve enfin ; madame vous demande ; elle est dans sa chambre. Venez vite, elle vous attend.

FORTUNIO

Sais-tu ce qu'elle a à me dire ? Je ne saurais y aller maintenant.

MADOLON

Vous avez donc affaire aux arbres ? Elle est bien inquiète, allez ! Toute la maison est en colère.

LE JARDINIER *(entrant)*

Vous voilà donc, monsieur ? On vous cherche partout ; voilà un mot d'écrit pour vous, que notre maîtresse m'a donné tantôt.

1100

(Haut.)

FORTUNIO *(lisant)*

« À minuit, ce soir, au jardin. » C'est de la part de Jacqueline ?

LE JARDINIER

Oui, monsieur ; y a-t-il réponse ?

GUILLAUME *(entrant)*

Que fais-tu donc, Fortunio ? On te demande dans l'étude.

(Bas à Madelon.)

FORTUNIO

J'y vais, j'y vais. Qu'est-ce que tu disais tout à l'heure ? Quelle inquiétude a ta maîtresse ?

1105

MADOLON (*bas*)

C'est un secret. Maître André s'est fâché.

FORTUNIO (*de même*)

Il s'est fâché ? Pour quelle raison ?

MADOLON (*de même*)

Il s'est mis en tête que madame recevait quelqu'un en secret. Vous n'en direz rien, n'est-ce pas ? Il veut se cacher cette nuit dans l'étude ; c'est moi qui ai découvert cela, et si je vous le dis, dame ! C'est que je pense 1110
que vous n'y êtes pas indifférent.

FORTUNIO

Pourquoi se cacher dans l'étude ?

MADOLON

Pour tout surprendre et faire son procès.

FORTUNIO

En vérité ! Est-ce possible ?

LE JARDINIER

Y a-t-il réponse, Monsieur ?

1115

(Ils sortent.)

FORTUNIO

J'y vais moi-même ; allons, partons.

SCÈNE III

(Une chambre.)

(Entre Fortunio.)

JACQUELINE *(seule)*

Non, cela ne se fera pas. Qui sait ce qu'un homme comme maître André, une fois poussé à la violence, peut inventer pour se venger ? Je n'enverrai pas ce jeune homme à un péril aussi affreux. Ce Clavaroché est sans pitié. Tout est pour lui champ de bataille, et il n'a d'entrailles pour rien. À quoi bon exposer Fortunio, lorsqu'il n'y a rien de si simple que de n'exposer ni soi ni personne ? Je veux croire que tout soupçon s'évanouirait par ce moyen ; mais le moyen lui-même est un mal, et je ne veux pas l'employer. Non, cela me coûte et me déplaît ; je ne veux pas que ce garçon soit maltraité ; puisqu'il dit qu'il m'aime, eh bien ! Soit ; je ne rends pas le mal pour le bien. On a dû vous remettre un billet de ma part ; l'avez-vous lu ?

1120

1125

FORTUNIO

On me l'a remis, et je l'ai lu ; vous pouvez disposer de moi.

JACQUELINE

C'est inutile, j'ai changé d'avis ; déchirez-le, et n'en parlons jamais.

FORTUNIO

Puis-je vous servir en quelque autre chose ?

1130

(Haut.)

JACQUELINE (*à part*)

C'est singulier, il n'insiste pas. Mais non ; je n'ai pas besoin de vous. Je vous avais demandé votre chanson.

FORTUNIO

La voilà. Sont-ce tous vos ordres ?

JACQUELINE

Oui, - je crois que oui. Qu'avez-vous donc ? Vous êtes pâle, ce me semble.

1135

FORTUNIO

Si ma présence vous est inutile, permettez-moi de me retirer.

JACQUELINE

Je l'aime beaucoup, cette chanson ; elle a un petit air naïf qui va avec votre coiffure, et elle est bien faite par vous.

FORTUNIO

Vous avez beaucoup d'indulgence.

JACQUELINE

Oui, voyez-vous ! J'avais eu d'abord l'idée de vous faire venir ; mais j'ai réfléchi, c'est une folie ; je vous ai trop vite écouté. - Mettez-vous donc au piano, et chantez-moi votre romance.

1140

FORTUNIO

Excusez-moi, je ne saurais maintenant.

(Elle place la chanson sur le piano.)

JACQUELINE

Et pourquoi donc ? Êtes-vous souffrant, ou si c'est un méchant caprice ?
J'ai presque envie de vouloir que vous chantiez bon gré, mal gré. Est-ce
que je n'ai pas quelque droit de seigneur sur cette feuille de papier-là ? 1145

FORTUNIO

Ce n'est pas mauvaise volonté ; je ne puis rester plus longtemps, et
maître André a besoin de moi.

JACQUELINE

Il me plaît assez que vous soyez grondé, asseyez-vous là et chantez.

(Il s'assoit.)

FORTUNIO

Si vous l'exigez, j'obéis.

1150

JACQUELINE

Eh bien ! À quoi pensez-vous donc ? Est-ce que vous attendez qu'on
vienne ?

FORTUNIO

Je souffre ; ne me retenez pas.

JACQUELINE

Chantez d'abord, nous verrons ensuite si vous souffrez et si je vous re-
tiens. Chantez, vous dis-je, je le veux. Vous ne chantez pas ? Eh bien ! 1155

Que fait-il donc ? Allons, voyons ! Si vous chantez, je vous donnerai le bout de ma mitaine.

FORTUNIO

Tenez ! Jacqueline, écoutez-moi : vous auriez mieux fait de me le dire, et j'aurais consenti à tout.

JACQUELINE

Qu'est-ce que vous dites ? De quoi parlez-vous ?

1160

FORTUNIO

Oui, vous auriez mieux fait de me le dire ; oui, devant Dieu, j'aurais tout fait pour vous.

JACQUELINE

Tout fait pour moi ? Qu'entendez-vous par là ?

FORTUNIO

Ah ! Jacqueline, Jacqueline ! Il faut que vous l'aimiez beaucoup ; il doit vous en coûter de mentir et de railler ainsi sans pitié.

1165

JACQUELINE

Moi, je vous raille ? Qui vous l'a dit ?

FORTUNIO

Je vous en supplie, ne mentez pas davantage ; en voilà assez ; je sais tout.

JACQUELINE

Mais enfin, qu'est-ce que vous savez ?

FORTUNIO

J'étais hier dans votre chambre lorsque Clavaroché était là.

1170

JACQUELINE

Est-ce possible ? Vous étiez dans l'alcôve ?

(Un silence.)

FORTUNIO

Oui, j'y étais ; au nom du ciel ! Ne dites pas un mot là-dessus.

JACQUELINE

Puisque vous savez tout, monsieur, il ne me reste maintenant qu'à vous prier de garder le silence. Je sens assez mes torts envers vous pour ne pas même vouloir tenter de les affaiblir à vos yeux. Ce que la nécessité commande, et ce à quoi elle peut entraîner, un autre que vous le comprendrait peut-être, et pourrait, sinon pardonner, du moins excuser ma conduite ; mais vous êtes malheureusement une partie trop intéressée pour en juger avec indulgence. Je suis résignée et j'attends.

1175

FORTUNIO

N'ayez aucune espèce de crainte. Si je fais rien qui puisse vous nuire, je me coupe cette main-là.

1180

JACQUELINE

Il me suffit de votre parole, et je n'ai pas droit d'en douter. Je dois même dire que, si vous l'oubliez, j'aurais encore moins de droit de m'en plaindre. Mon imprudence doit porter sa peine. C'est sans vous connaître, monsieur, que je me suis adressée à vous. Si cette circonstance rend ma faute moindre, elle rendait mon danger plus grand. 1185
Puisque je m'y suis exposée, traitez-moi donc comme vous l'entendrez. Quelques paroles échangées hier voudraient peut-être une explication. Ne pouvant tout justifier, j'aime mieux me taire sur tout. Laissez-moi croire que votre orgueil est la seule personne offensée. Si cela est, que ces deux jours s'oublient ; plus tard, nous en reparlerons. 1190

FORTUNIO

Jamais ; c'est le souhait de mon coeur.

JACQUELINE

Comme vous voudrez ; je dois obéir. Si cependant je ne dois plus vous voir, j'aurais un mot à ajouter. De vous à moi, je suis sans crainte, puisque vous me promettez le silence ; mais il existe une autre personne 1195
dont la présence dans cette maison peut avoir des suites fâcheuses.

FORTUNIO

Je n'ai rien à dire à ce sujet.

JACQUELINE

Je vous demande de m'écouter. Un éclat entre vous et lui, vous le sentez, est fait pour me perdre. Je ferai tout pour le prévenir. Quoi que vous puissiez exiger, je m'y soumettrai sans murmure. Ne me quittez pas sans y réfléchir ; dictez vous-même les conditions. Faut-il que la personne dont je parle s'éloigne d'ici pendant quelque temps ? Faut-il 1200

qu'elle s'excuse près de vous ? Ce que vous jugerez convenable sera reçu par moi comme une grâce, et par elle comme un devoir. Le souvenir de quelques plaisanteries m'oblige à vous interroger sur ce point. Que décidez-vous ? Répondez. 1205

FORTUNIO

Je n'exige rien. Vous l'aimez ; soyez en paix tant qu'il vous aimera.

JACQUELINE

Je vous remercie de ces deux promesses. Si vous veniez à vous en repentir, je vous répète que toute condition sera reçue, imposée par vous. Comptez sur ma reconnaissance. Puis-je dès à présent réparer autrement mes torts ? Est-il en ma disposition quelque moyen de vous obliger ? Quand vous ne devriez pas me croire, je vous avoue que je ferais tout au monde pour vous laisser de moi un souvenir moins désavantageux. Que puis-je faire ? Je suis à vos ordres. 1210

(Il va pour sortir et prend sa romance.)

FORTUNIO

Rien. Adieu, madame. Soyez sans crainte ; vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi. 1215

JACQUELINE

Ah ! Fortunio, laissez-moi cela.

(Il s'appuie sur un meuble.)

FORTUNIO

Et qu'en ferez-vous, cruelle que vous êtes ? Vous me parlez depuis un quart d'heure, et rien du coeur ne vous sort des lèvres. Il s'agit bien de

vos excuses, de sacrifices et de réparations ! Il s'agit bien de votre Cla- 1220
 varoche et de sa sottise vanité ! Il s'agit bien de mon orgueil ! Vous
 croyez donc l'avoir blessé ? Vous croyez donc que ce qui m'afflige, c'est
 d'avoir été pris pour dupe et plaisanté à ce dîner ? Je ne m'en souviens
 seulement pas. Quand je vous dis que je vous aime, vous croyez donc
 que je n'en sens rien ? Quand je vous parle de deux ans de souffrances, 1225
 vous croyez donc que je fais comme vous ? Eh quoi ! Vous me brisez le
 coeur, vous prétendez vous en repentir, et c'est ainsi que vous me quit-
 tez ! La nécessité, dites-vous, vous a fait commettre une faute, et vous
 en avez du regret ; vous rougissez, vous détournez la tête ; ce que je
 souffre vous fait pitié ; vous me voyez, vous comprenez votre oeuvre ; et 1230
 la blessure que vous m'avez faite, voilà comme vous la guérissez ! Ah !
 Elle est au coeur, Jacqueline, et vous n'aviez qu'à tendre la main. Je vous
 le jure, si vous l'aviez voulu, quelque honteux qu'il soit de le dire, quand
 vous en souririez vous-même, j'étais capable de consentir à tout. Ô
 Dieu ! La force m'abandonne ; je ne peux pas sortir d'ici. 1235

JACQUELINE

Pauvre enfant ! Je suis bien coupable. Tenez, respirez ce flacon.

FORTUNIO

Ah ! Gardez-les, gardez-les pour lui, ces soins dont je ne suis pas digne ;
 ce n'est pas pour moi qu'ils sont faits. Je n'ai pas l'esprit inventif, je ne
 suis ni heureux ni habile ; je ne saurais à l'occasion forger un profond
 stratagème. Insensé ! J'ai cru être aimé ! Oui, parce que vous m'aviez 1240
 souri, parce que votre main tremblait dans la mienne, parce que vos
 yeux semblaient chercher mes yeux, et m'inviter comme deux anges à
 un festin de joie et de vie ; parce que vos lèvres s'étaient ouvertes, et
 qu'un vain son en était sorti ; oui, je l'avoue, j'avais fait un rêve, j'avais
 cru qu'on aimait ainsi ! Quelle misère ! Est-ce à une parade que votre 1245
 sourire m'avait félicité de la beauté de mon cheval ? Est-ce le soleil, dar-
 dant sur mon casque, qui vous avait ébloui les yeux ? Je sortais d'une
 salle obscure, d'où je suivais depuis deux ans vos promenades dans une

allée ; j'étais un pauvre dernier clerc qui s'ingérait de pleurer en silence.
C'était bien là ce qu'on pouvait aimer !

1250

JACQUELINE

Pauvre enfant !

FORTUNIO

Oui, pauvre enfant ! Dites-le encore, car je ne sais si je rêve ou si je veille, et, malgré tout, si vous ne m'aimez pas. Depuis hier je suis assis à terre, je me frappe le coeur et le front ; je me rappelle ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu, et je me demande si c'est possible. À l'heure qu'il est, vous me le dites, je le sens, j'en souffre, j'en meurs, et je n'y crois ni ne le comprends. Que vous avais-je fait, Jacqueline ? Comment se peut-il que, sans aucun motif, sans avoir pour moi ni amour ni haine, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu ; comment se peut-il que vous que tout le monde aime, que j'ai vue faire la charité et arroser ces fleurs que voilà, qui êtes bonne, qui croyez en Dieu, à qui jamais... Ah ! Je vous accuse, vous que j'aime plus que ma vie ! ô ciel ! Vous ai-je fait un reproche ? Jacqueline, pardonnez-moi.

1255

1260

JACQUELINE

Calmez-vous, venez, calmez-vous.

(Il tombe sans connaissance.)

FORTUNIO

Et à quoi suis-je bon, grand Dieu ! Sinon à vous donner ma vie ? Sinon au plus chétif usage que vous voudrez faire de moi ? Sinon à vous suivre, à vous préserver, à écarter de vos pieds une épine ? J'ose me plaindre, et vous m'aviez choisi ! Ma place était à votre table, j'allais compter dans votre existence. Vous alliez dire à la nature entière, à ces

1265

jardins, à ces prairies, de me sourire comme vous ; votre belle et ra-
dieuse image commençait à marcher devant moi, et je la suivais ; j'allais
vivre... Est-ce que je vous perds, Jacqueline ? Est-ce que j'ai fait quelque
chose pour que vous me chassiez ? Pourquoi donc ne voulez-vous pas
faire encore semblant de m'aimer ? 1270

JACQUELINE *(courant à lui)*

Seigneur, mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Fortunio, revenez à vous. 1275

FORTUNIO

Qui êtes-vous ? Laissez-moi partir.

JACQUELINE

Appuyez-vous, venez à la fenêtre ; de grâce, appuyez-vous sur moi ; posez ce bras sur mon épaule, je vous en supplie, Fortunio.

FORTUNIO

Ce n'est rien ; me voilà remis.

JACQUELINE

Comme il est pâle, et comme son coeur bat ! Voulez-vous vous mouiller
les tempes ? Prenez ce coussin, prenez ce mouchoir ; vous suis-je telle-
ment odieuse que vous me refusiez cela ? 1280

FORTUNIO

Je me sens mieux, je vous remercie.

JACQUELINE

Comme ces mains-là sont glacées ! Où allez-vous ? Vous ne pouvez sortir. Attendez du moins un instant. Puisque je vous fais tant souffrir, laissez-moi du moins vous soigner. 1285

FORTUNIO

C'est inutile, il faut que je descende. Pardonnez-moi ce que j'ai pu vous dire ; je n'étais pas maître de mes paroles.

JACQUELINE

Que voulez-vous que je vous pardonne ? Hélas ! C'est vous qui ne pardonnez pas. Mais qui vous presse ? Pourquoi me quitter ? Vos regards cherchent quelque chose. Ne me reconnaissez-vous pas ? Restez en repos, je vous conjure. Pour l'amour de moi, Fortunio, vous ne pouvez sortir encore. 1290

FORTUNIO

Non ! Adieu ; je ne puis rester.

JACQUELINE

Ah ! Je vous ai fait bien du mal ! 1295

FORTUNIO

On me demandait quand je suis monté ; adieu, madame, comptez sur moi.

JACQUELINE

Vous reverrai-je ?

FORTUNIO

Si vous voulez.

JACQUELINE

Monterez-vous ce soir au salon ?

1300

FORTUNIO

Si cela vous plaît.

JACQUELINE

Vous partez donc ? - Encore un instant !

(Il sort.)

FORTUNIO

Adieu, adieu ! Je ne puis rester.

JACQUELINE *(appelle)*

Fortunio ! Écoutez-moi !

FORTUNIO *(rentrant)*

Que me voulez-vous, Jacqueline ?

1305

JACQUELINE

Écoutez-moi, il faut que je vous parle. Je ne veux pas vous demander pardon ; je ne veux revenir sur rien ; je ne veux pas me justifier. Vous êtes bon, brave et sincère ; j'ai été fausse et déloyale : je ne peux pas vous quitter ainsi.

FORTUNIO

Je vous pardonne de tout mon coeur.

1310

JACQUELINE

Non, vous souffrez, le mal est fait. Où allez-vous ? Que voulez-vous faire ? Comment se peut-il, sachant tout, que vous soyez revenu ici ?

FORTUNIO

Vous m'aviez fait demander.

JACQUELINE

Mais vous veniez pour me dire que je vous verrais à ce rendez-vous. Est-ce que vous y seriez venu ?

1315

FORTUNIO

Oui, si c'était pour vous rendre service, et je vous avoue que je le croyais.

JACQUELINE

Pourquoi pour me rendre service ?

FORTUNIO

Madelon m'a dit quelques mots...

JACQUELINE

Vous le saviez, malheureux, et vous veniez à ce jardin !

1320

FORTUNIO

Le premier mot que je vous aie dit de ma vie, c'est que je mourrais de bon coeur pour vous, et le second, c'est que je ne mentais jamais.

JACQUELINE

Vous le saviez et vous veniez ! Songez-vous à ce que vous dites ? Il s'agissait d'un guet-apens.

FORTUNIO

Je savais tout.

1325

JACQUELINE

Il s'agissait d'être surpris, d'être tué peut-être, traîné en prison ; que sais-je ? C'est horrible à dire.

FORTUNIO

Je savais tout.

JACQUELINE

Vous saviez tout ? Vous saviez tout ? Vous étiez caché là, hier, dans cette alcôve, derrière ce rideau. Vous écoutiez, n'est-il pas vrai ? Vous saviez encore tout, n'est-ce pas ?

1330

FORTUNIO

Oui.

JACQUELINE

Vous saviez que je mens, que je trompe, que je vous raille, et que je vous tue ? Vous saviez que j'aime Clavaroche et qu'il me fait faire tout ce

qu'il veut ? Que je joue une comédie ? Que là, hier, je vous ai pris pour
dupe ? Que je suis lâche et méprisable ? Que je vous expose à la mort 1335
par plaisir ? Vous saviez tout, vous en étiez sûr ? Eh bien ! Eh bien !...
Qu'est-ce que vous savez maintenant ?

FORTUNIO

Mais, Jacqueline, je crois... Je sais...

JACQUELINE

Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es ? Qu'il faut que tu me pardonnes 1340
ou que je meure ; et que je te le demande à genoux ?

SCÈNE IV

Maître André, Clavaroche, Fortunio et Jacqueline, à table.

(La salle à manger.)

MAÎTRE ANDRÉ

Grâce au ciel, nous voilà tous joyeux, tous réunis et tous amis. Si je
doute jamais de ma femme, puisse mon vin m'empoisonner !

JACQUELINE

Donnez-moi donc à boire, monsieur Fortunio. 1345

CLAVAROCHE *(bas)*

Je vous répète que votre clerc m'ennuie ; faites-moi la grâce de le ren-
voyer.

JACQUELINE (*bas*)

Je fais ce que vous m'avez dit.

MAÎTRE ANDRÉ

Quand je pense qu'hier j'ai passé la nuit dans l'étude à me morfondre sur un maudit soupçon, je ne sais de quel nom m'appeler.

1350

JACQUELINE

Monsieur Fortunio, donnez-moi ce coussin.

CLAVAROCHE (*bas*)

Me croyez-vous un autre maître André ? Si votre clerc ne sort de la maison, j'en sortirai tantôt moi-même.

JACQUELINE

Je fais ce que vous m'avez dit.

MAÎTRE ANDRÉ

Mais je l'ai conté à tout le monde ; il faut que justice se fasse ici-bas.
Toute la ville saura qui je suis ; et désormais, pour pénitence, je ne douterai de quoi que ce soit.

1355

JACQUELINE

Monsieur Fortunio, je bois à vos amours.

CLAVAROCHE (*bas*)

En voilà assez, Jacqueline, et je comprends ce que cela signifie. Ce n'est pas là ce que je vous ai dit.

1360

(Il chante.)

MAÎTRE ANDRÉ

Oui ! Aux amours de Fortunio ! Amis, buvons, buvons sans cesse.

FORTUNIO

Cette chanson-là est bien vieille ; chantez donc, monsieur Clavaroché !